DELPHINE GERBET

OU

LES COMPTES DE JEUNESSE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville
le 16 juin 1862.

DES MÊMES AUTEURS

LA JOCONDE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain en Laye.

DELPHINE GERBET

OU

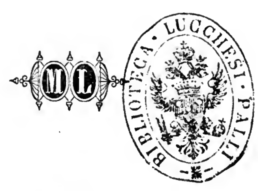
LES COMPTES DE JEUNESSE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES

PAR

PAUL FOUCHER ET REGNIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862



PERSONNAGES

MAULÉON.	MM. NERTANN.
GERBET.	MUNIÉ.
ACHILLE BOURDELIN.	DELAUNOY.
JULES MÉNARD.	DURIEZ.
BEAUVILLIERS.	SAINT-GERMAIN.
CHAMERAY.	JOLIET.
UN COMMIS.	RIQUIER.
LE DOMESTIQUE de Gerbet.	BOURIE.
LE DOMESTIQUE de Mauléon.	ROGER.
DELPHINE GERBET.	Mmes ROUSSEIL.
MADAME DE FERNEY.	M. BRINDEAU.

L'action se passe à Paris. — Premier et deuxième actes, chez Gerbet; troisième et quatrième actes, chez Mauléon.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. BRIÈRE, souffleur-copiste au théâtre.

DELPHINE GERBET

OU

LES COMPTES DE JEUNESSE

ACTE PREMIER

Une salle dans les bureaux de Mauléon, faisant partie de l'appartement de Gerbet; porte au fond, porte à droite et à gauche; une bibliothèque de chaque côté de la porte du fond; à gauche un bureau sur lequel se trouvent des registres, un encrier, du papier; à droite un guéridon. — Premier plan un casier, fauteuils chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

GERBET, assis à un bureau couvert de notes, UN GARÇON DE CAISSE, debout près de lui, puis BEAUVILLIERS.

GERBET, donnant des lettres et des papiers au garçon de caisse.

Affranchissez ces lettres pour Hambourg, Trieste, le Mexique. Plus, trois bordereaux à faire escompter à la Banque. Ah! dites au chef de correspondance de m'apporter le copie de lettres, que je voie ce qu'on a fait en mon absence. (Le garçon sort.) J'ai eu tort d'aller aux eaux... Mauléon m'avait promis de s'occuper de tout par lui-même quand il serait seul, et voici qu'à mon retour, je ne m'y reconnais plus... Je vois des sorties de caisse, et rien au crédit... les comptes ne sont pas balancés...

BEAUVILLIERS, en dehors.

C'est bien... c'est bien.

GERBET.

Monsieur Beauvilliers !

BEAUVILLIERS, entrant.

Ce cher monsieur Gerbet !

GERBET, à part.

L'homme aux grandes affaires!... (Haut.) Asseyez-vous donc!

BEAUVILLIERS, s'asseyant.

Arrivé cette nuit de Plombières, et déjà à votre bureau!... On a bien raison de dire que vous êtes la Providence de la maison Mauléon... il n'y a que la Providence pour se lever si matin.

GERBET.

Mais vous-même, monsieur Beauvilliers... revenu à Paris cette nuit par le même convoi...

BEAUVILLIERS, se levant.

Oh! moi, c'est différent!... je fais de la spéculation pour mon compte; et d'ailleurs, commencer de bonne heure sa journée, c'est la commencer bien. Qui l'eût pensé! que l'Afrique, cette glorieuse école militaire de la Crimée et de l'Italie, qui ne produit d'ordinaire que des généraux, aurait donné à Mauléon, dans un de ses jeunes officiers comptables, un associé!... (Mouvement de Gerbet.) Et quel associé!... qui renonce aux bénéfices et se charge de tout le travail.

GERBET.

Qui vous a dit?...

BEAUVILLIERS.

Parbleu!... Les faits eux-mêmes qui ne savent pas se taire... A peine de retour d'un voyage de santé... vous travaillez... Mauléon dort... Hier, aux Provençaux, il donnait un grand souper à des gens de lettres, à des artistes, à des personnages haut placés... Tout ce qu'il y a de mieux en hommes, tout ce qu'il y a de plus aimable en femmes... de celles qui aspirent aux théâtres... de celles qui savent s'en passer! Mauléon avait invité une forte partie de

son répertoire... Ah! c'est un gaillard qui sait dépenser... c'est un talent...

GERBET.

Que je ne puis lui méconnaître, moi, tout simplement son caissier, malgré le titre d'associé dont il me décore.

BEAUVILLIERS.

Ne trouvez-vous pas... (Touchant l'épaule de Gerbet, absorbé.) Pardon... au train ruineux qu'il mène, ne trouvez-vous pas que Mauléon a l'air de ne s'amuser que pour s'étourdir? Un sage qui, ayant usé ses passions, était arrivé à... les gouverner, me disait souvent: « Dis-moi ce que tu dépenses, et je te dirai ce que tu oublies. »

GERBET, le regardant en face.

Oublier!... s'étourdir... (Se levant.) Sur quoi?

BEAUVILLIERS.

Mais sur les chagrins... qu'il a donnés à d'autres. (Gerbet hausse les épaules et va au casier à droite prendre une note. A part.) Il est fermé à clef! âme naïve! ou bien forte!

GERBET.

Monsieur Beauvilliers, je vous trouve ce matin bien en fonds de morale, mais en déficit d'indulgence. Si Mauléon entendait...

BEAUVILLIERS.

Parbleu! Il entendrait ce que je lui ai dit cent fois dans son intérêt, Mauléon! mon héros! le seul homme à qui je donnerais tout... mes capitaux!... ma franchise!... type heureux, qui tient à la fois de Mécène et de Richelieu... pas le cardinal... Ah! si ce conquérant des affaires ne gardait pas, sur le marché, les habitudes d'inconstance qu'il a prises avec les femmes; s'il m'avait permis plus souvent de l'aider à trouver l'or dans le fumier de la spéculation... avec son génie... ses relations précieuses, quel rôle il conserverait sur cette large scène du crédit et de la fortune publique, où, seul, il n'aura peut-être fait que passer... tandis qu'avec moi...

GERBET.

Que voulez-vous?... ce rôle, il tient à le jouer seul.

BEAUVILLIERS.

C'est fâcheux. J'ai l'amour-propre de croire qu'associé de Mauléon, je fixerais plus solidement ce colosse d'or aux pieds d'argile, sur la base de mon bonheur et de ma volonté. Car j'ai une grande qualité en affaires, cher monsieur Gerbet. J'ai du bonheur!... comme tant d'imbéciles, je suis heureux; en outre, mon but ne s'efface de ma pensée que quand j'y suis arrivé... Et dans ce moment encore, si je viens parler à Mauléon, c'est... Mais, pardon, je m'aperçois que je ne vous ai pas encore demandé si votre charmante fille, mademoiselle Delphine, était remise des fatigues de son voyage?

GERBET.

Merci!... Elle va bien.

BEAUVILLIERS.

Quelle merveille! dans ce temps où nos jeunes filles cherchent à prendre des allures de femmes et où les femmes ont d'autres airs... qu'elles ne cherchent pas! quelle merveille que de savoir, comme mademoiselle Gerbet, rester simple et modeste... Et quel esprit à la fois grave et enjoué! que de qualités!...

GERBET.

Monsieur, de grâce!

BEAUVILLIERS.

Tant pis pour vous, monsieur Gerbet, je serai sans pitié pour votre modestie de père...

GERBET.

Épargnez du moins celle de ma fille, monsieur Beauvilliers; voici Delphine elle-même. (Il va au-devant de Delphine qui entre de droite et cause avec elle.)

BEAUVILLIERS, avec exaltation.

Tout habillée à neuf heures du matin... quelle femme! (A part.) Et pourtant, elle ne sait pas tout ce qu'elle vaut!

SCÈNE II

BEAUVILLIERS, GERBET, DELPHINE.

BEAUVILLIERS, saluant.

Mademoiselle !...

DELPHINE, apercevant Beauvilliers et voulant se retirer.

Pardon, vous venez voir mon père ; je vous laisse.

BEAUVILLIERS, passant près de Delphine.

Non, mademoiselle, non ; je viens pour Mauléon.

DELPHINE, s'arrêtant.

Ah ! c'est différent.

BEAUVILLIERS.

Mais il dort... il dort ! Dans ce siècle sans sommeil... et comme il serait peut-être assez... arriéré pour se faire attendre encore *... je vais pour le moment porter chez madame Blanche de Ferney, votre amie, partie avant nous de Plombières, quelques objets que son étourdie de femme de chambre a oubliés à son hôtel.

GERBET, tressaillant.

Madame de Ferney...

BEAUVILLIERS.

Auriez-vous quelque commission pour elle ?

GERBET, se remettant.

Moi !... non... aucune.

BEAUVILLIERS.

Ah ! c'est qu'à Plombières, monsieur Gerbet, auprès de madame de Ferney, vous étiez empressé, sympathique, vous vous intéressiez même à ses migraines.

GERBET.

Oh ! celles-là !... on pouvait y croire.

* Delphine, Gerbet, Beauvilliers.

DELPHINE, à part *.

Pauvre père!... venons à son aide... (Haut.) Le plaisir que mon père avait à revoir madame de Ferney s'explique assez; n'a-t-il pas éprouvé son dévouement à cette heure douloureuse où si prématurément ma mère nous fut enlevée?

BAUVILLIERS, à Gerbet.

Vous étiez alors vous-même, m'a-t-on dit... malade...

GERBET.

Très-malade... et madame de Ferney, toute jeune encore, me suppléa au chevet de ma pauvre Mathilde.

DELPHINE.

N'ayant d'autre aide que ma tante.

GERBET.

Sa marraine.

BEAUVILLIERS.

Madame Bourdelin.

GERBET.

Mon intérêt, mes attentions pour madame de Ferney n'étaient donc que des remercîments.

BEAUVILLIERS.

Avez-vous besoin de vous excuser de l'avoir distinguée... une femme belle, riche, à peine veuve d'un mari qui avait trois fois son âge... une femme dont ses rivales n'ont jamais pu calomnier que les toilettes... S'il est au monde une personne digne d'estime, à qui l'on puisse confier la mission la plus délicate, la plus importante pour son bonheur, c'est bien celle-là. (Il regarde Delphine.)

DELPHINE, à part.

Que veut-il dire? (Elle remonte au fond du théâtre.)

BEAUVILLIERS.

Je me chargerai donc de vos compliments pour madame de Ferney, et je reviendrai voir Mauléon avant la bourse. J'aurai

* Gerbet, Delphine, Beauvilliers.

d'ici là et pendant qu'il dort, noué, arrangé, conclu deux, trois affaires, autant pendant qu'il s'habille, sans compter ma grande opération.

GERBET, souriant.

Encore une!

BEAUVILLIERS.

La *Suarania*! mon opération capitale...

DELPHINE, se rapprochant vivement.

La *Suarania* *!

BEAUVILLIERS.

Une superbe idée qui sera avant un mois le succès en vogue de la spéculation... un Eldorado en actions au porteur!... C'est ce qu'a compris Goldsberg, avec qui je vais signer.

GERBET.

Goldsberg?

BEAUVILLIERS.

Voilà un banquier qui ne dort pas, qui ne fait pas courir; il n'enfourche tout au plus que le veau d'or... Aussi comme nous allons conduire... inventer cette affaire-là!...

DELPHINE.

L'inventer? Pardon, mais je la croyais l'œuvre d'un autre.

BEAUVILLIERS, riant.

On l'a prétendu... un savant, un homme inutile.

DELPHINE.

A lui-même, à ce qu'il paraît, puisque vous parlez d'inventer ses découvertes.

GERBET.

En effet!... La *Suarania*... n'est-ce pas notre ami, Jules Ménard, qui a exploré ces terrains métallurgiques?

BEAUVILLIERS.

M. Jules Ménard!

* Gerbet, Beauvilliers, Delphine.

DELPHINE.

Et c'est lui qui les a fait connaître dans un rapport présenté à l'Académie des sciences...

BEAUVILLIERS.

Que vous avez lu?

DELPHINE.

Vous aussi, à ce qu'il paraît?

BEAUVILLIERS.

Moi!... je ne lis pas!... lire!... à quoi bon? c'est ce que tout le monde peut faire!... Les savants lisent et s'attardent, et nous, nous marchons. Est-ce que vous comprendriez, par hasard, un duel de vitesse entre le coche d'Auxerre et la vapeur d'un express? — Les idées n'ont pas d'état civil.

GERBET.

Est-ce donc pour cela que vous enlevez à notre ami la gloire de son projet?

BEAUVILLIERS.

La gloire? oh! nous la lui laisserons, nous la lui laisserons tout entière, la gloire... et, bien plus, s'il le faut, demi pour cent dans les bénéfices.

DELPHINE.

C'est suffisant pour un coche d'Auxerre. (Elle lui tourne le dos et va s'asseoir près du guéridon.)

BEAUVILLIERS, à part.

Un rapport à l'Académie des sciences qu'une jeune fille trouve intéressant! L'auteur est un rival. Tant pis pour ce niais; il n'empêchera pas, que de par Mauléon, elle ne soit madame Beauvilliers. (Haut.) Monsieur Gerbet... mademoiselle... à bientôt! (Il sort.)

SCÈNE III

GERBET, DELPHINE.

DELPHINE.

Il est parti!... J'avais à te parler en particulier avant d'aller annoncer notre retour à ma tante.

GERBET, *mécontent.*

Tu vas bien souvent voir madame Bourdelin.

DELPHINE.

Comment?... est-ce que tu vas imiter mes amies du pensionnat, qui me taquinaient toujours sur ma tante.

GERBET, *inquiet.*

Quoi?...

DELPHINE.

Que ne se disent pas les petites filles! On est, si méchant dans cet âge si tendre.

GERBET, *plus inquiet.*

Ah!... Et que disaient-elles?

DELPHINE.

Que sais-je? l'une, qu'il fallait que ma tante eût bien envie de se remarier pour épouser M. Achille Bourdelin... une autre tenait de son frère, un homme de lettres... et un envieux, que M. Bourdelin, un journaliste... honoraire, faisait dans les salons plus de bruit que son recueil... que ses bavardages étaient des pavés... qu'il fallait toujours que ça écrasât quelqu'un ou quelque chose.

GERBET, *soulagé.*

Alors c'est donc Bourdelin et non ta tante, que tes bonnes amies attaquaient?

DELPHINE.

Est-ce que ce n'est pas la même chose?

GERBET, *vivement.*

Sans doute... Mais sans attacher trop d'importance à ces commérages de petites filles, laisse-moi espérer, ma Delphine, qu'en ce qui te concerne, tu feras un meilleur choix que ta tante... je commence même à être rassuré à cet égard!

DELPHINE.

Comment?... Et depuis quand?

GERBET *souriant.*

Depuis que tu te sens de la vocation pour la science, toi, si gaie...

DELPHINE.

Pourquoi pas? De ton côté, il me semble que toi, un homme grave, si tes engagements ne t'avaient pas rappelé à Paris, tu aurais pris du goût pour les distractions, pour la vie des eaux... c'est-à-dire pour la société qu'on y rencontre...

GERBET.

Que veux-tu dire?

DELPHINE, *avec une gravité comique.*

Je veux dire... monsieur, que si je me suis levée aussi matin après une nuit de chemin de fer, ce n'est pas, à coup sûr, pour qu'on me plaisante comme une petite fille qu'on met sur la sellette. Il ne s'agit pas ici du cœur de votre enfant, mais du vôtre.

GERBET.

Du mien?

DELPHINE.

Vous croyez qu'on n'y voit pas! mais quand on a un père, c'est bien le moins qu'on le surveille.

GERBET.

Me surveiller?

DELPHINE, *avec affection.*

Écoute donc, tu te prétends si vieux, que cela m'a mise en goût d'être raisonnable... Et puis, notre isolement, notre besoin de

protection, de soutien mutuel, m'a appris rapidement la vie; pupille de mon père, je suis devenue sa tutrice. (Le faisant asseoir et s'asseyant de l'autre côté du guéridon.) * Or, voyons, mettez-vous là!... Et qu'on me réponde comme à son juge... Est-ce que nous n'avons pas prodigieusement d'estime pour madame Blanche de Ferney?

GERBET.

Oh! si, à coup sûr!

DELPHINE.

Eh bien! est-ce que, seuls au monde comme nous sommes...

GERBET.

Seul au monde, avec toi?

DELPHINE, gravement.

Prévenu, ne confondons pas les questions!... Est-ce que nous ne serions pas heureux d'avoir une compagne... assortie par l'âge... par le cœur!...

GERBET, se levant.

Que dis-tu?... Madame de Ferney?... Tu es folle!

DELPHINE.

Folle, et pourquoi?

GERBET.

Madame de Ferney, jeune encore, noble, riche, entourée d'un cortége de brillants adorateurs, parmi lesquels elle a le droit de choisir, elle irait prendre pour mari un comptable qui vit de son travail!

DELPHINE, se levant à son tour.

Pourquoi ne pas dire un brave officier que tout le monde honore?

GERBET, tristement.

Officier... à la retraite.

* Gerbet, Delphine.

DELPHINE.

Avant l'âge... Si tu voulais être un peu plus coquet... on te prendrait pour mon frère... et quoique notre ami Mauléon soit plus jeune que toi, je parierais qu'une femme de bon sens... Madame de Ferney, par exemple, te préférerait à lui.

GERBET *.

Allons donc!

DELPHINE.

Je n'avance rien dont je ne sois sûre... elle m'a fait sur notre ami une foule de questions défiantes... en me priant de ne pas lui apprendre surtout qu'elle est veuve.

GERBET.

Que dis-tu?

DELPHINE.

Tandis qu'avec toi, toujours tant de sympathie... d'abandon...

GERBET, souriant tristement.

Tout cela est facile avec qui n'est pas dangereux... laisse là ces folles idées, ma Delphine; je ne dois pas avoir d'autre pensée que mon enfant; car il n'est pas un moment où elle n'ait cherché à m'épargner un souci, une souffrance. (Se rasseyant.) N'est-ce pas toi qui m'es née au milieu du deuil et des larmes, comme une pitié visible de la Providence? n'est-ce point toi, ma joie ou ma consolation de tous les moments, que j'ai vue grandir et monter peu à peu jusqu'à mon cœur! jusqu'à mon front courbé sur une tâche aride et opiniâtre ?

DELPHINE.

Tu pleures?...

GERBET, la couvant du regard.

De bonheur! Je te regarde... et je ne peux pas croire que c'est toi que je vois ainsi, grande et jolie. Il me semble encore être dans notre petit village, à Ermont, où ma pauvre Mathilde m'avait

* Delphine, Gerbet.

ramené d'Afrique, sans que je me doutasse même du voyage; atteint d'une cruelle blessure dont tu vois encore la trace, je n'avais plus la conscience de ma raison. Et lorsque ma pauvre tête malade s'éclaira enfin, lorsque la mémoire de tout ce qui avait précédé mon accident me revint ; lorsque, étonné de ne pas voir ta mère près de moi, je la demandais... elle... On ne me répondit pas... on pleurait... Alors je connus ma perte... je maudis ma raison revenue et je voulais mourir.

DELPHINE.

Mourir !

GERBET.

Mais on t'apporta à moi toute rayonnante de ta joyeuse ignorance de la vie... dans l'enfant que ta mère me léguait, je compris un devoir, je pressentis tout le bonheur que tu me donnerais... et au moment même où mon intelligence était délivrée de sa nuit, je crus voir renaître dans ton sourire l'ange qui venait de la dissiper !

DELPHINE, l'embrassant.

Mon bon père.

GERBET.

Mauléon !

SCÈNE IV

DELPHINE, MAULÉON, GERBET.

MAULÉON.

Restez, restez... ne vous dérangez pas de votre bonheur...

DELPHINE.

Mon ami !

MAULÉON, allant à Gerbet et lui serrant la main.

Je ne me suis pas levé assez tôt, pour partager avec ton père, ton premier embrassement... c'est encore un chagrin... un remords !

DELPHINE.

Un remords!

GERBET.

J'avais besoin de te revoir. (Montrant des livres de compte.) Et si j'en crois nos livres... ce besoin est réciproque. (Il retourne à son bureau.)

MAULÉON, à Delphine *.

Après un long mois d'absence, tu as embelli d'un an... les années à ton âge embellissent.

DELPHINE.

Au vôtre, elles rendent donc meilleur, car vous êtes pour moi chaque jour plus affectueux.

MAULÉON.

Eh bien... ton voyage?... sois franche et pas modeste; à Plombières, parmi ces calculateurs qu'on appelle les jeunes gens à marier, tu es faite pour avoir trouvé des adorateurs désintéressés!

DELPHINE, riant.

Ils le seraient beaucoup, en effet!... aussi n'en ai-je rencontré qu'un.

MAULÉON.

Un seul?

DELPHINE.

Un seul! encore pouvons-nous à peine y croire.

MAULÉON.

Ah! Et cette conquête paradoxale... c'est?...

DELPHINE.

Devinez?... M. Beauvilliers.

MAULÉON, étonné.

Beauvilliers! Il t'a dit...

DELPHINE.

Rien encore... mais! pour nous, il a passé trois semaines à

* Gerbet, Delphine, Mauléon.

Plombières... jugez!... lui!... si affairé!... quelle preuve d'amour! j'ai eu la préférence sur deux liquidations!

MAULÉON, *souriant.*

Delphine, ma petite Delphine... vous n'êtes pas si modeste que vous en avez l'air; crois-moi, mon enfant, Beauvilliers ne peut songer à toi *...

GERBET.

Delphine dit vrai, cependant...

MAULÉON.

Impossible!... Beauvilliers est trop entendu en spéculations pour comprendre le mariage autrement qu'avec prime; croyez-moi donc, vous vous abusez tous deux... Et ce ne serait même rien, absolument rien pour l'ambition de Beauvilliers, si je faisais pour toi, Delphine, pour la fille d'un vieux camarade, ce que vingt fois j'aurais dû faire.

DELPHINE.

Mais, mon ami...

MAULÉON.

Oui, ma pauvre enfant, après tous les services que ton père m'a rendus, après tant d'années de dévouement, tu n'as pour dot que tes beaux yeux. Dans dix affaires qui ont réussi, ton père avait droit à une part de bénéfices magnifiques. Jamais il n'a voulu la prendre... il me prouvait sans cesse que mon imprévoyance en rendait ailleurs l'emploi nécessaire. (*S'asseyant en face de Gerbet.*) Il fallait toujours qu'il me prêtât ce que je lui donnais... je lui dois peut-être le salut de ma maison... et je n'ai pas su faire pour lui, pour moi... cette fortune que sa probité, son intelligence, trouverait si vite chez un autre!... Tu vois bien, Delphine, que j'aurais raison de parler de remords.

DELPHINE.

Vous vous condamnez trop, mon ami...

* Gerbet, Mauléon, Delphine.
** Mauléon, Gerbet, Delphine.

GERBET, se levant **.

Elle dit vrai, certainement; tu m'agaces un peu les nerfs, quand tu fais de mon grand livre, à chaque fin de quinzaine, le rocher de Sisyphe... mais nous avons encore des années devant nous, et nous finirons sans doute par liquider avantageusement; j'aurai ma part... Après tout, je n'ai pas apporté de capitaux dans ton entreprise... je n'y ai mis que mon travail... mes appointements doivent donc me suffire... Et puis, ta maison n'est-elle pas la mienne?... En liant ma vie à ta destinée, je n'ai pas fait une opération de bourse, moi... j'ai suivi un penchant.

MAULÉON, avec émotion.

Gerbet!

GERBET.

Oui, je t'aime... j'aime ta jeunesse, à toi, qui ne sais pas être aussi vieux que ton ami!... on appelle l'amitié le sentiment de la raison... et l'on a tort! l'amitié est comme l'amour, elle n'écoute pas la logique... elle obéit à des instincts!

MAULÉON, à part; il se lève douloureusement.

Tant d'abnégation, tant d'amitié... pour moi!... (A Delphine.) Si toi, au moins, tu étais plus exigeante... si tu avais des fantaisies, des caprices *.

DELPHINE, riant.

Je vous remercie, mon ami... Mais j'ai déjà un père à gouverner et je ne peux pas tyranniser tout le monde.

MAULÉON.

Tu devrais cependant songer à l'avenir... Ne parlons pas de Beauvilliers; mais on pourra peut-être découvrir un autre prétendu.

DELPHINE.

Un autre?

MAULÉON.

Cherche bien... Tu rougis?... Est-ce qu'il serait trouvé? Ah! nous en causerons... ce n'est plus trop tôt, tu auras bientôt dix-huit ans!

* Gerbet, Mauléon, Delphine.

DELPHINE.

Dix-huit ans! il y a longtemps qu'ils sont sonnés... dites dix-neuf... je suis vieille.

MAULÉON.

Mais non, dix-huit...

DELPHINE.

Pardon, dix-neuf. Je dois savoir mon âge.

MAULÉON.

Madame Bourdelin, ta tante, me disait encore il y a deux jours...

DELPHINE.

Ma tante! Elle qui est ma marraine! Ah! vous avez mal entendu, demandez à mon père...

MAULÉON.

A ton père... non... c'est inutile...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Achille Bourdelin.

DELPHINE.

Mon oncle.

MAULÉON, à part.

Bourdelin... il arrive, comme toujours, mal à propos!

SCÈNE V

DELPHINE, GERBET, MAULÉON, BOURDELIN.

DELPHINE, allant à Bourdelin.

Mon oncle!

BOURDELIN.

Comment? toi, ma nièce, de retour?... Je n'en savais rien... Je suis informé comme un programme de la veille... Bonjour, Gerbet. (Il serre la main à Gerbet qui s'est remis à son bureau et travaille à son registre.)

DELPHINE.

Comment va ma tante?

BOURDELIN.

Cette question!... Mais elle ne peut aller que... très-bien... (Soupirant.) Très-bien, très-bien!

DELPHINE.

Je voulais aller la voir.

BOURDELIN.

Ne te dérange point. Tu ne la trouveras pas... elle a aujourd'hui ses nerfs de sortie. (Allant à Mauléon.) J'ai à te parler.

MAULÉON *.

A moi?

BOURDELIN.

A toi seul.

MAULÉON, à part.

Le chapitre des bonnes fortunes... Me voilà pris. (Haut.) Delphine, nous nous reverrons **.

DELPHINE.

J'y compte. J'emmène mon père...

GERBET.

Mais... mon enfant!...

DELPHINE, fermant le registre et faisant lever Gerbet.

Je le confisque... (Elle lui donne le bras.) Aujourd'hui, il n'oubliera pas de déjeuner.

GERBET.

Mais c'est de la tyrannie. (Ils se dirigent vers la droite.)

BOURDELIN.

Vous avez là, Gerbet, un charmant despote. (A part, en soupirant.) Ah! pourquoi ne peut-on pas choisir toujours le sien! (Delphine et Gerbet sortent par la chambre à droite; Bourdelin va s'asseoir près du bureau.)

* Gerbet, Delphine, Bourdelin, Mauléon.
** Gerbet, Delphine, Mauléon, Bourdelin.

SCÈNE VI.

BOURDELIN, MAULÉON.

MAULÉON, *avec humeur.*

Eh! bien, que me veux-tu? Parle... mais je t'en prie... parle vite.

BOURDELIN.

Nous sommes seuls?

MAULÉON.

Oui.

BOURDELIN.

Ah! Mauléon! mon cher don Juan... mon collègue... avec les femmes, vois-tu... le difficile n'est pas de vaincre, mais de se tirer de sa victoire!

MAULÉON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

BOURDELIN.

Tu vas le savoir. (*Il se lève et va près de Mauléon.*) Depuis mon mariage, j'avais cru tromper mon ennui... je veux dire mon bonheur... en m'occupant de littérature à mes moments perdus... On ne peut pas toujours être à la Bourse. . il reste les dimanches et les fêtes pour prouver qu'on a de l'esprit... Aussi tu sais que je publie un recueil hebdomadaire?...

MAULÉON, *ennuyé.*

Oui, tu me l'as dit.

BOURDELIN.

Mais tu le reçois...

MAULÉON, *de même.*

C'est possible!

BOURDELIN.

Tu n'as pas lu dans le dernier numéro une étude en vers?...

MAULÉON.

Oh! non.

BOURDELIN.

Une interminable étude par une muse insatiable de gloire... Un poème *sur la vie pauvre* en rimes riches, par mademoiselle Isaure de Château Landrin.

MAULÉON, vivement.

Isaure!

BOURDELIN.

Qu'as-tu?

MAULÉON.

Moi? Rien... je t'écoute.

BOURDELIN.

Eh bien! elle annonce la suite, et pas la fin, dans le prochain numéro.

MAULÉON.

Après?

BOURDELIN.

Après... J'en ai déjà perdu la moitié de mes abonnés... J'ai invité les autres à diner dimanche... pour sauver ce qui en reste... quinze couverts!

MAULÉON.

Les abonnés sont nourris?

BOURDELIN.

Ça va devenir encore plus cher. Armantine, ma femme, Armantine soupçonne... avec raison... une criminelle complaisance dans cette insertion infiniment trop prolongée... une étude de plus, et elle me dira qu'on ne peut pas être innocent en tant de vers que cela!... Innocent!... je n'ai jamais su l'être... et, d'autre part... je n'ai plus le droit d'être inexorable avec Isaure. Alors j'ai recours à toi... je viens te demander un service.

MAULÉON.

Lequel?

BOURDELIN.

C'est, devant ma femme, de t'attribuer mes succès coupables, c'est de me laisser porter mademoiselle de Château Landrin à ton passif.

MAULÉON.

Par exemple!...

BOURDELIN.

Ton innombrable passif.

MAULÉON, étonné *.

Quelle idée!

BOURDELIN.

Dam! tu es garçon, tu es libre!

MAULÉON.

Mais non; tout autre que moi plutôt!... Isaure ne m'accepterait pas.

BOURDELIN.

Pourquoi donc? (Avec un cri.) Ah! je devine... Isaure! Et moi qui l'appelais collègue!... mais quel homme es-tu donc? On te retrouve partout. Tu as été l'amant d'Isaure... et c'est moi qui insère ses vers... Ah! ça, je joue un singulier rôle, moi... un homme d'esprit... car, enfin, je publie un recueil... Ah! Mauléon! Mauléon! mais je serai généreux... à la condition que tu me seras propice. Trouve-moi un moyen de conjurer la jalousie de madame Bourdelin.

MAULÉON.

Elle est jalouse?

BOURDELIN.

Ah! mon ami! cela augmente tous les jours en proportion de la vertu, des années et de l'embonpoint... Tu peux juger...

MAULÉON.

Ainsi, toi qu'on croyait heureux... Toi dont le ménage semblait un gracieux roman...

* Mauléon, Bourdelin.

BOURDELIN.

Un roman des fabriques actuelles, qu'on ne peut jamais finir... Juges-en. Il y a dix ans, j'avais soupiré pour Armantine, un peu mûre déjà... mais encore belle, encore plus pure... jusque-là, et infiniment sentimentale... Aussi, que de serments faits à la face du ciel et de toutes les étoiles, l'une après l'autre... qu'est-ce que je risquais ! je me croyais assuré contre la constance, j'avais un préservatif...

MAULÉON.

Un préservatif?

BOURDELIN.

Légal... Armantine était mariée à M. Désormeaux... un homme dans la force de l'âge, bien constitué, égoïste, médiocre, excellent estomac, mauvais cœur, enfin tout ce qu'il faut pour vivre centenaire... Aussi, j'avais cru pouvoir, impunément, prodiguer les protestations et les lettres... lorsqu'un jour...

MAULÉON.

Un jour?

BOURDELIN.

Jour fatal!... nous faisions une partie sur l'eau... à trois... Il n'y avait pas d'étrangers... la barque heurte... du choc, M. Désormeaux est précipité dans le fleuve et ne reparait pas... ses habitudes n'étaient jamais de surnager... Je me précipite malgré Armantine éperdue, et je ramène le mari évanoui sur la berge.

MAULÉON.

Oui, je me rappelle l'aventure.

BOURDELIN.

Tu dois te rappeler alors quel enthousiasme unanime je soulevai! Le monde qui absout et poétise certaines irrégularités, — pourvu qu'on n'en détruise pas à ses yeux l'idéal — ne tarit pas en éloges sur l'héroïsme de l'amant qui sauvait, au péril de sa vie, le tyran de celle qu'il aimait... le tyran!... Hélas! c'était ma protection... ma sauvegarde!... mon libérateur!. . Vain espoir!... J'avais arraché Désormeaux aux flots... une fluxion de poitrine se

déclare... En vain, zélé, infatigable, et toujours plus acclamé, je passe les nuits auprès du malade... au bout de huit jours, Désormeaux, un camarade, un frère d'armes, que j'avais toujours comblé d'égards, de procédés, succombe, sans que rien le retienne, et me laisse sur les bras la commandite conjugale... Trente-huit printemps implacables à consoler... Quand je te disais que c'était un égoïste !

MAULÉON.

Je comprends... Il fallut épouser...

BOURDELIN.

Je l'avais tant juré !... c'était la belle-sœur de Gerbet... un militaire... plein d'honneur... ce n'est pas que je craigne une affaire... aujourd'hui même, une affaire, ça me ferait dix lignes dans mon recueil ! Mais alors, je n'avais pas de recueil à défrayer... et Gerbet, tu le sais, n'est pas un homme dont on doive braver la sévérité irréprochable...

MAULÉON, ému.

Tu as raison.

BOURDELIN.

Et puis, « enthousiasme oblige ! » Le monde ne m'eût jamais pardonné de lui avoir dérangé son feuilleton... Bref, victime de la poésie de ma faute, il m'a fallu enchaîner de guirlandes nouvelles, mes tourterelles fatiguées. (Soupirant et allant s'asseoir à droite.) Ah ! tu es bien heureux, toi !... Tu as été aimé de tout l'univers féminin... madame Bourdelin exceptée bien entendu, et tu es plus libre que jamais...

MAULÉON, s'asseyant à gauche.

Libre !... Crois-moi, n'envie pas ma liberté !

BOURDELIN.

Préférerais-tu mon esclavage ?

MAULÉON.

Je préfèrerais... un intérieur, fût-il parfois troublé... un lien... un seul, même mal assorti.

BOURDELIN.

Par exemple !

MAULÉON.

Ta chaîne, à toi, n'a qu'un anneau ; la mienne en a dix, en a vingt.

BOURDELIN.

Des anneaux fragiles !

MAULÉON.

Fragiles !... Oh ! tu ne sais pas... tu ne connais pas ces jalousies... ces femmes impitoyables, qui ne vous absolvent d'avoir troublé le repos, la paix de leur vie, qu'à la condition qu'on ne cherchera pas, qu'on ne rencontrera jamais soi-même le repos, la paix, dans un intérieur de son choix *.

BOURDELIN.

Alors, tu veux me faire croire que tu n'as d'autre ambition que d'être opprimé comme moi.

MAULÉON.

Dis d'avoir une existence paisible... régulière.

BOURDELIN.

Est-ce l'embarras du choix qui t'a arrêté ?

MAULÉON.

L'embarras du choix ? La seule femme à qui j'eusse voulu donner mon nom... elle n'eût pas accepté moins... cette femme, presque mon premier, mon seul amour, elle est à un autre, et malgré moi, rejeté dans mes éternelles habitudes d'affaires aventureuses et de liaisons éphémères, je ne me sens la force de liquider ni ma fortune, ni mon cœur. Comme un homme dont la bouche blasée par les vins irritants, a soif d'une eau fraîche et pure, j'envie le calme, la joie uniforme du ménage le plus modeste... Te le dirai-je, Gerbet, mon associé, cette âme sobre, austère, n'a point de passions. Il vit seul, mais il a une fille... que je me suis mis à aimer aussi... Eh bien ! le reflet de ce simple bonheur me charme plus que tout

* Bourdelin, Mauléon.

l'éblouissement de ma vie... et moi, un homme heureux, moi, comme on a voulu m'appeler, un millionnaire de la galanterie, j'envie à l'humble un peu de famille, et j'emprunte au pauvre son obole.

BOURDELIN.

Ah! allons, je suis mal tombé... Tu n'as pas aujourd'hui la tête aux expédients... je n'obtiendrai aucun moyen de diversion avec Armantine.

MAULÉON, passant la main sur son front.

Un moyen!... Il y en a tant... que ne te fais-tu toi-même exigeant et jaloux?

BOURDELIN.

Impossible... une vertu... devenue patentée...

MAULÉON.

Fais de la jalousie préventive... cherche... tâche de lui prouver qu'elle a un secret! Une femme doit toujours en avoir un... même innocent.

BOURDELIN.

Où trouver dans cette vie limpide? (Se frappant le front.) Ah! attends donc!

MAULÉON.

Qu'as-tu?

BOURDELIN.

Je le tiens!

MAULÉON.

Quoi?

BOURDELIN.

Le secret! Tout à l'heure mon domestique a remis à madame Bourdelin une carte de visite.

MAULÉON.

Une carte!

BOURDELIN.

Cette carte, je l'ai prise machinalement... Tiens, quel bonheur! je l'ai... la voilà... (Il prend la carte dans la poche de son gilet.)

MAULÉON.

Eh bien?

BOURDELIN.

En la recevant, madame Bourdelin a tressailli... elle s'est troublée.

MAULÉON.

Quand je te disais...

BOURDELIN.

Oh!... rien d'inquiétant... c'est une carte de femme; vois plutôt! (Il tend la carte à Mauléon.)

MAULÉON, lisant.

Madame de Ferney!

BOURDELIN.

Une veuve.

MAULÉON, vivement.

Elle est veuve?

BOURDELIN.

Tu le vois bien; la carte est encore bordée de noir.

MAULÉON, avec joie.

Est-ce possible?... Tu es sûr?

BOURDELIN.

Je suis sûr que madame Bourdelin a été saisie... surprise...

MAULÉON.

Mais dis-moi...

BOURDELIN.

Une ancienne amie qu'elle n'a pas revue depuis longtemps sans doute... mais tu vois, cela m'amène à ton moyen. En effet! (Se croisant les bras.) Pourquoi ce saisissement, madame?

MAULÉON, à part.

Veuve!

BOURDELIN, de même.

Pourquoi avoir parlé à voix basse à votre domestique? Elle lui a parlé bas.

MAULÉON, de même.

Quel espoir !

BOURDELIN.

Et ce village d'Ermont... dont elle a prononcé le nom? Je l'ai bien entendu... je tiens mon secret!... en le ménageant, je puis prendre l'offensive.

MAULÉON, revenant à lui.

Eh quoi ! Tu as donc compris?

BOURDELIN.

Je n'ai rien compris, je ne veux rien comprendre... Si je comprenais, je serais moins terrible!

SCÈNE VII

BOURDELIN, MAULÉON, DELPHINE.

DELPHINE, à Bourdelin.

Mon ami... Ah! pardon... mon oncle... (A Mauléon.) J'ai un mot à vous dire...

MAULÉON, à Bourdelin.

Tu permets?

BOURDELIN.

Je m'en vais... Adieu, ma nièce *. (Il donne une poignée de main à Mauléon.) Merci ! je tiens mon moyen ; décidément, pour un homme qui s'amende, tu as le remords ingénieux... Et maintenant, à nous deux... Madame Bourdelin, tremblez!... J'ai ma pièce de conviction : c'est le mouchoir d'Othello... ça ne prouve absolument rien, mais ça fera de l'effet. (Il sort.)

* Mauléon, Bourdelin, Delphine.

SCÈNE VIII

MAULÉON, DELPHINE.

DELPHINE.

Qu'a-t-il donc ?... Et vous-même, cet air joyeux...

MAULÉON, très-agité.

Ah ! Delphine, mon enfant, si je pouvais te dire ce que je viens d'apprendre.

DELPHINE.

Quoi donc ?

MAULÉON.

Une vie nouvelle peut commencer pour moi... bientôt... peut-être... tu sauras... et ton père, quand il connaîtra le choix qui assurerait mon bonheur...

DELPHINE.

Je comprends vos préoccupations; j'avais quelque chose à vous demander, mais agité comme vous l'êtes...

MAULÉON.

Au contraire, parle...parle... moins que jamais, tu cours risque d'être importune...

DELPHINE, émue.

Tant mieux ! car ce n'est pas pour moi que je viens solliciter.

MAULÉON, souriant.

Ce n'est pas pour toi... prends garde !... quand une femme demande pour un autre, c'est qu'elle tient deux fois à obtenir !

DELPHINE.

Ce matin... vous vous rappelez... nous parlions de certains projets d'avenir...

MAULÉON.

Je me rappelle...

DELPHINE.

Vous m'avez dit que nous causerions... pas de M. Beauvilliers.

MAULÉON.

Oui, d'un autre.

DELPHINE.

Eh bien! Tout à l'heure, pendant que mon père déjeunait, il est venu...

MAULÉON.

L'autre?

DELPHINE.

M. Ménard.

MAULÉON.

Ce jeune ingénieur...

DELPHINE.

Il est bien triste, tout lui échappe... une idée... une belle entreprise... sa gloire, son avenir... on lui prend tout; mon père n'y peut rien, mais vous, mon ami, vous qui êtes si bon... Il sait quel est votre crédit... votre influence... Ah! si vous vouliez lui venir en aide, lui tendre la main.

MAULÉON.

Je ne demande pas mieux; mais pour cela il faut au moins qu'il vienne m'offrir la sienne.

DELPHINE.

Tout de suite alors.

MAULÉON.

Comment! tout de suite?

DELPHINE, désignant la porte à droite.

Il est là; je lui ai dit de venir.

MAULÉON.

Tu ne perds pas de temps.

DELPHINE.

En affaires!

MAULÉON, souriant.

C'est juste... Eh bien, alors, puisqu'il est là... qui t'empêche de le faire entrer?

DELPHINE.

Vous êtes bon ; je vous aime. (Elle va à la porte et introduit Ménard.)

SCÈNE IX

DELPHINE, MAULÉON, MÉNARD.

MÉNARD, saluant.

Monsieur...

MAULÉON.

Entrez, monsieur, approchez; on me dit que je puis vous être utile, que vous avez besoin d'être défendu... Voici un avocat qui a déjà avancé votre cause.

MÉNARD.

Mademoiselle sait que j'ai pour elle une reconnaissance...

MAULÉON.

Respectueuse... elle s'en doute... Voyons, monsieur, grâce à votre remarquable mémoire, je connais la question qui vous amène. Des sources de richesse ont été découvertes par vous, dans un pays lointain, désolé par des fièvres... Mais ce sol, une fois assaini, devient une patrie véritable pour de misérables populations. C'est là tout à la fois une mission et une entreprise, une affaire et une idée.

MÉNARD.

Monsieur, je devais m'attendre à un tel accueil... Mais laissez-moi vous dire que ce que je poursuis, c'est moins l'affaire que l'idée.

MAULÉON.

Sans doute... mais on l'a dit, les idées, ce n'est que la tête ; il faut des pieds pour marcher... et les pieds, ce sont les capitaux.

MÉNARD.

Je le reconnais, monsieur ; aussi, m'étais-je adressé d'abord à M. Goldsberg.

MAULÉON.

Goldsberg ! oh ! celui-là a les moyens de vous comprendre.

MÉNARD.

Cependant, j'ai été à peu près éconduit.

MAULÉON.

Il n'aura pas lu votre mémoire.

MÉNARD.

Au contraire, il m'a paru trop bien renseigné sur les chances productives de mon idée !

MAULÉON.

Et qui l'a si bien éclairé ?

DELPHINE.

Qui ? M. Beauvilliers.

MAULÉON.

Beauvilliers !... Aussi c'est votre faute, jeune homme ; une idée à la publicité, c'est la graine au vent... et si déjà l'affaire est engagée avec un pareil concurrent... je doute...

MÉNARD, vivement.

Vos craintes ont d'autant plus raison, que dans aucun cas je ne veux avoir de rapports avec M. Beauvilliers.

MAULÉON, à part, souriant.

C'est juste... un rival ! (Haut.) Permettez, Beauvilliers vaut mieux que sa réputation : c'est un homme d'affaires... régulier...

MÉNARD.

Est-on régulier parce qu'on ne donne prise contre soi à aucun code, et parce qu'on aime mieux laisser dix principes qu'un effet en souffrance ?

MAULÉON, bas à Delphine.

C'est un rigoriste ou un jaloux que ton protégé.

DELPHINE, de même.

C'est un honnête homme !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Beauvilliers !

MAULÉON.

Beauvilliers ! (A Ménard qui veut sortir.) Ne vous éloignez pas... C'est n'engager rien que de savoir ce qu'il pense... de le laisser parler... y consentez-vous ?

MÉNARD, s'inclinant.

Comme vous voudrez, monsieur.

MAULÉON, au domestique.

Faites entrer.

SCÈNE X

DELPHINE, BEAUVILLIERS, MAULÉON, MÉNARD.

BEAUVILLIERS.

Mon cher Mauléon, je viens... (A part.) Diable !... Il n'est pas seul !...

MAULÉON.

Enchanté de vous voir, mon cher Beauvilliers. (Présentant Ménard.) M. Jules Ménard.

BEAUVILLIERS, à part.

M. Jules Ménard ici ! que signifie ?

MAULÉON.

Ce matin, M. Jules Ménard s'est présenté chez Goldsberg, avec qui vous êtes en relations suivies...

BEAUVILLIERS.

Oui... nous nous entendons assez.

MAULÉON.

Eh bien ! pourriez-vous nous donner l'explication de l'accueil un peu froid qu'il a rencontré chez le célèbre banquier, en venant lui proposer une affaire que vous connaissez... nous le savons...

affaire qui doit être magnifique ? et la preuve, c'est qu'il ne veut point la partager.

BEAUVILLIERS.

Je pourrais, mon cher Mauléon, me dispenser de répondre à une question de cette nature ; mais du moment que M. Jules Ménard est de vos amis, tout change. (Ménard salue froidement.) Et je vais jouer avec lui cartes sur table... On eût été sans doute heureux de rallier M. Ménard, mais s'il n'a point été accueilli avec plus d'empressement, c'est, vous le dirai-je, qu'on a un peu redouté l'utopiste dans le savant distingué, c'est qu'il s'est annoncé avec un parti pris d'envisager l'affaire qui la rendait tout simplement impossible.

MÉNARD.

Impossible !

BEAUVILLIERS.

Oh ! oui... jugez vous-même : avec M. Jules Ménard, l'affaire ne peut rapporter avant cinq ans ; il veut d'abord que le pays où l'on opérera soit assaini, desséché... Cinq ans !... ce n'est plus le pays que vous desséchez !... c'est la prime ! Cinq ans !... Mais songez-y donc ! nous sommes à une époque où les trésors mêmes ne sont plus à ceux qui les découvrent, les nouvelles à ceux qui les apprennent ! Il faut que tout soit escompté, deviné... pressenti... l'électricité qui vole le long d'un fil, n'est qu'une tortue auprès du cerveau illuminé par l'intelligence... S'il y avait à faire de la hausse sur la mort... du grand Mogol, je serais un imbécile d'attendre le dernier bulletin ; c'est sur le premier médecin qu'il faut acheter.

MAULÉON, riant.

Au risque qu'il soit bon.

BEAUVILLIERS.

Et vous venez nous parler d'une affaire à cinq ans d'échéance !... vous n'êtes plus le père de votre idée, M. Jules Ménard, vous en êtes l'assassin !

MÉNARD.

Soit, monsieur ; mais, dans ma pensée, l'affaire qu'on me dispute ne peut être sûre et réellement profitable qu'avec le temps et dans

les conditions où je suis décidé à l'entreprendre... Dans ces conditions seulement, elle ne renferme aucune déception, ne prépare aucune de ces catastrophes dont on a vu trop d'exemples... je reste donc dans la voie où je suis entré, parce que c'est la seule sérieuse, la seule loyale...

BEAUVILLIERS.

Monsieur !

MÉNARD.

La seule loyale... je le repète... appelez-moi, si vous le voulez, retardataire, rêveur, utopiste... Il court de par le monde des railleries dont on doit savoir s'honorer; mais, sachez-le, jamais mon bonheur, fut-ce le plus cher, ne coûtera rien à mes principes... J'aime le grand jour sur ma route; j'y veux marcher tête haute, et jamais, quoi qu'il arrive, je ne serai forcé de me baisser pour ne pas laisser voir que je rougis.

DELPHINE, à part.

Bien !

BEAUVILLIERS.

A votre aise, monsieur... Mauléon m'avait demandé un simple renseignement, je vous l'ai donné; le reste ne me regarde plus. (Il salue froidement Ménard et va s'asseoir à gauche en prenant un journal.)

MAULÉON, à Ménard.

Vous avez raison, mon jeune ami, vous n'êtes pas de votre temps, et je ne m'étonne point que ces grands spéculateurs pratiques, que ces messieurs n'aient pu porter en compte votre austérité.

MÉNARD, se disposant à sortir.

Je comprends .. il ne me reste plus, monsieur, qu'à vous remercier et à me retirer.

DELPHINE, le retenant.

Pas encore... (S'approchant de Mauléon *.) Il faudra donc que M. Ménard perde du même coup les avantages et la gloire de son idée... Oh ! ce serait bien cruel !

* Beauvilliers, Ménard, au fond, Delphine, Mauléon.

MAULÉON.

Que faire?

DELPHINE.

Si elle n'est plus à M. Ménard, elle n'est plus à personne... C'est-à-dire qu'elle est à tout le monde.

MAULÉON, souriant.

Intrigante!

DELPHINE.

Oui, intrigante pour moi, pour vous, pour nous tous. Voyez donc... C'est une entreprise comme vous les aimez. Et puis, c'est notre bonheur, celui de mon père; pensez-y!

BEAUVILLIERS, à part.

Qu'est-ce qui se machine donc là-bas.

MAULÉON, après un moment de silence *.

Monsieur Ménard, un mot! L'appui que d'autres refusaient à vos idées, voulez-vous l'accepter de ma main?

MÉNARD.

Que dites-vous!

BEAUVILLIERS.

Hein?

MAULÉON.

Je dis que je veux voir s'il n'est pas possible de mener à bien votre généreuse idée, dans les conditions que vous avez tracées vous-même.

MÉNARD.

Ah! monsieur!

DELPHINE.

Mon ami!

BEAUVILLIERS, étourdi.

Comment! comment! vous prenez l'affaire ** ?

* Beauvilliers, Ménard, Mauléon, Delphine.

** Beauvilliers, Mauléon, Ménard, Delphine.

MAULÉON.

Pourquoi pas? Il sera bien permis à M. Jules Ménard d'exploiter sa découverte, et l'inventeur, que je sache, n'est pas le seul exclu de la concurrence.

BEAUVILLIERS.

Non, à coup sûr... mais je ne prévoyais pas... à aucun prix, mon cher Mauléon; je ne veux me trouver en concurrence avec vous.

MAULÉON.

Pourquoi?... Comment! vous abandonnez votre cause?

BEAUVILLIERS.

Nullement! je la fais seulement changer de drapeau... cela se voit... Oui, des raisons graves... que vous saurez... me déterminent à vous demander de passer dans votre camp, dût la campagne, comme vous l'entendez, être pénible et difficile. (Mouvement de Ménard.)

DELPHINE, bas à Mauléon *.

Cet homme avec nous!... C'est impossible!

BEAUVILLIERS.

Eh bien?...

MAULÉON.

Mon cher Beauvilliers, je suis flatté, sans doute, de votre proposition... mais, vous le savez... vous n'avez pas sur l'entreprise des vues conformes à celles qui la dirigeront désormais!...

BEAUVILLIERS.

Si je les modifie...

MAULÉON.

Pardon... mais...

BEAUVILLIERS.

Vous me refusez?

MAULÉON avec un peu d'embarras.

Croyez à tout mon regret!

* Beauvilliers, Mauléon, Delphine, Ménard.

BEAUVILLIERS.

Je vous entends. (A part) J'aurai ma revanche!

MAULÉON, à part.

Faire leur bonheur, c'est me rendre digne du mien!

BEAUVILLIERS à Mauléon à mi-voix *.

Deux mots, Mauléon! je me vois fermer par vous une route vers la fortune... puis-je espérer du moins que vous serez favorable à d'autres projets?

MAULÉON.

Quels projets?

BEAUVILLIERS.

Des idées... d'avenir... de mariage.

MAULÉON.

De mariage?

BEAUVILLIERS.

J'étais venu ce matin pour vous en parler... J'aime et recherche mademoiselle Gerbet.

MAULÉON.

Vous! c'était donc vrai? mais Delphine n'a rien.

BEAUVILLIERS.

Je le sais...

MAULÉON.

Et dans tous les cas, elle ne dépend que de son père!

BEAUVILLIERS.

Son père... J'ai lieu de croire cependant que votre entremise, mon cher Mauléon, peut être ici aussi bien placée qu'influente.

MAULÉON.

Que voulez-vous dire?

* Mauléon, Beauvilliers, Delphine, Ménard.

BEAUVILLIERS.

Voici l'heure de la Bourse et ce n'est pas le moment d'une entrevue confidentielle.

MAULÉON.

Mais songez-y ! Si Delphine est aimée d'un autre?...

BEAUVILLIERS.

Un obstacle ne serait pas un argument, mais une raison de se presser. (A Delphine.) Mademoiselle, madame de Ferney voudra bien aujourd'hui, chez vous, se rendre l'intermédiaire d'une proposition que j'ai l'honneur de faire à monsieur Gerbet... (A Mauléon.) A bientôt !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GERBET, à droite, près du casier, remettant un registre sous son bras et le portant sur son bureau.

Allons, allons, nos comptes se balancent mieux que je ne le croyais... Si Mauléon ne ménage pas suffisamment sa caisse, avec lui du moins, il y a toujours de la ressource.

DELPHINE, entrant *.

Tu es seul?

GERBET.

Oui.

DELPHINE, regardant autour d'elle.

Tu n'as reçu personne?

GERBET.

Non... ah! si fait... un commis du comptoir d'escompte.

DELPHINE.

Personne autre?

GERBET.

Si tu tiens à le savoir... le tambour de la garde nationale... Tu sais que j'ai l'honneur d'être officier?

* Gerbet, Delphine.

DELPHINE, impatiente.

Non... ce n'est pas tout cela. Je te parle d'une visite de quelqu'un... qui t'intéresse davantage...

GERBET.

Qui donc ?

DELPHINE.

Madame de Ferney.

GERBET, heureux.

Madame de Ferney ?... si tôt ?... quel motif pourrait l'amener ?

DELPHINE, allant s'asseoir.

Oh !... il ne faudrait pas avoir de fatuité, ce n'est que pour moi qu'elle viendrait.

GERBET.

Pour toi ?

DELPHINE, fâchée.

Oui.

GERBET.

Cela a l'air de te contrarier !

DELPHINE.

J'étais si contente... j'avais contribué à... à une bonne action.

GERBET.

Et ça te contrarie ?... Quelle bonne action ?

DELPHINE.

Grâce à moi, M. Ménard, ce matin si découragé, ne désespérait plus de son avenir... nous te conterons cela... (Se levant.) et voilà que M. Beauvilliers, sans préparations... sans s'inquiéter de mon opinion sur lui, m'annonce que madame de Ferney, s'est chargée de te faire de sa part une proposition.

GERBET.

Quelle proposition ?

DELPHINE *.

Nous ne nous trompions pas à Plombières sur les intentions de M. Beauvilliers... mais madame de Ferney! une amie!... se faire son interprète!... Et moi qui la voulais pour belle-mère!... si c'est comme ça qu'elle entend mon bonheur! Oh! Je lui ménage une querelle, et pour commencer, je lui dirai tout net que je ne veux pas de son M. Beauvilliers.

GERBET.

Tu as raison ; mais il faudra poliment motiver ton refus.

DELPHINE, sèchement.

M. Beauvilliers est trop riche.

GERBET, souriant.

On peut perdre ce défaut!

DELPHINE.

Il y tient... Il est incorrigible!

GERBET.

Je comprends... tu aimes la pauvreté!

DELPHINE.

Oui.

GERBET.

Ou... peut-être un pauvre?...

DEPHINE, sans vouloir entendre.

La pauvreté, c'est l'indépendance, c'est le courage... c'est la lutte avec la vie.

GERBET.

A la bonne heure!... Seulement... Est-ce que tu entends la soutenir seule... cette lutte? Peut-être qu'avec un pauvre...

DELPHINE **.

Ah!... Tu es insupportable aujourd'hui!

* Delphine, Gerbet.
** Gerbet, Delphine.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Jules Ménard !

GERBET.

Jules !... Il va nous aider à éclairer la question.

SCÈNE II

GERBET, MÉNARD, DELPHINE.

GERBET.

Eh ! bien, mon cher Jules, vous êtes heureux, on me le dit.

MÉNARD, préoccupé.

Heureux?... Oui monsieur, en effet, je dois l'être.

GERBET.

Sur quel ton me dites-vous cela?... ce front soucieux...

MÉNARD.

Je quitte M. Mauléon, nous venons d'avoir un long entretien... Il me charge de vous prévenir qu'il prend lui-même le patronage de mon idée... et qu'il se met à la tête de notre entreprise...

GERBET.

Diable ! c'est une charge bien lourde que Mauléon va prendre là.

MÉNARD.

Il l'a reconnu... aussi a-t-il songé à s'assurer des auxiliaires.

GERBET.

A la bonne heure, s'il les choisit bien.

MÉNARD.

M. Goldsberg est venu à lui. Mais, pour décourager toute concurrence, ils ont pensé l'un et l'autre qu'il était indispensable, que quelqu'un de sûr... de dévoué allât présider aux premiers travaux... et cette mission, d'où notre œuvre dépendra peut-être .. je l'ai compris... c'est moi qui dois m'en charger.

DELPHINE.

Vous, M. Ménard ?

GERBET.

Que me dites-vous là ? ce sera une absence...

MÉNARD, tristement.

Longue peut-être.. de plusieurs années...

DELPHINE.

Et vous êtes déterminé à partir ainsi ?

MÉNARD.

Oui.

GERBET.

Seul ?

MÉNARD.

Seul... la direction de ces travaux dans un pays insalubre peut avoir des dangers, et vous comprenez que s'il y a quelque chose dans mon idée que je ne puisse partager ou déléguer, ce sont les périls.

DELPHINE, à part, avec angoisse.

Ah !

GERBET, à part, considérant sa fille.

Chère enfant !... tendons la main à son pauvre.

MÉNARD.

Croyez que ce départ est pour moi bien cruel... il brise à toujours des rêves.... je voudrais dire des espérances...

GERBET.

Quelles espérances ?

MÉNARD, avec émotion.

Je n'ose vous dire...

GERBET *.

J'oserai pour vous... Ce départ vous désespère parce que vous aimez... une jeune fille.

* Ménard, Gerbet, Delphine.

MÉNARD.

Moi, monsieur ?

GERBET.

Et vous n'osez la demander.

MÉNARD.

C'est vrai.

GERBET.

Qui vous arrête?... Cette jeune fille ne peut être que digne de vous... oui. (Mouvement de Ménard), eh bien?... Qu'est-ce alors ? l'insuffisance de sa dot ?

MÉNARD.

Oh ! monsieur, une telle raison pourrait-elle me faire hésiter, du moment que j'ai reconnu dans celle que j'aime ce caractère d'honneur, de pureté qu'elle tient de sa famille ?

GERBET.

Pourtant un peu de richesse....

MÉNARD.

La richesse est parfois un péril pour un prétendant ? Elle autorise si vite le soupçon des vues intéressées... et elle est si peu nécessaire au bonheur... quand on aime une personne...

GERBET.

Alors... dites tout simplement que vous aimez ma fille ..

MÉNARD.

Oh! monsieur, vous m'aviez deviné !

GERBET.

Ce n'était pas difficile, et il n'est pas plus difficile de s'apercevoir que Delphine vous aime.

DELPHINE.

Mon père !

MÉNARD.

Monsieur...

GERBET.

Allons, allons, il ne faut pas que vous partiez, car ce serait peut-être là l'irréparable... il vaut mieux que vous restiez au siége de l'entreprise pour la conduire dans son ensemble, et la défendre au besoin; Mauléon comprendra cela, et quant à votre mariage, il se fera, j'y donne tout mon assentiment; mais, mes pauvres enfants, il n'y faut pas penser aujourd'hui.

MÉNARD.

Pourquoi, monsieur?

GERBET.

Pourquoi? Parce qu'il y a entre vous et ma fille trop de sympathie... une sympathie qui se retrouve... jusque dans l'absence de la dot, et rien... c'est par trop peu... Que voulez-vous, mon cher Jules, je vous ai entendu dire à vous-même, que l'affaire de *la Suanaria* dans des conditions prudentes et loyales, ne pouvait devenir productive avant quelques années... et, d'ici là, à moins que le ciel ne nous vienne en aide...

DELPHINE.

Oui, mais d'ici là, quoi qu'il arrive, vous me permettrez...

GERBET.

D'être fidèle à des engagements que j'approuve... oui.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Ferney!

GERBET, riant.

Elle arrive bien!... Savez-vous ce qu'elle vient me demander?

MÉNARD.

Non.

GERBET.

La main de Delphine.

MÉNARD.

Hein?

GERBET.

Pour M. Beauvilliers.

DELPHINE.

Elle peut venir... je suis trop heureuse... pour être méchante.

SCÈNE III

MÉNARD, GERBET, MADAME DE FERNEY, DELPHINE.

MADAME DE FERNEY, embrassant Delphine.

Chère enfant!... Monsieur Gerbet... enchantée d'avoir quitté Plombières, où l'on a tant d'amis... Ici (Elle leur tend les mains). Je n'ai que vous deux, c'est bien plus!

GERBET, troublé.

Madame...

DELPHINE, à part.

Ah! si elle se met à être aimable, mon père ne saura que dire.

GERBET.

Madame... (Se remettant.) Madame, permettez-moi de vous présenter M. Jules Ménard... qui a peut-être des titres à partager l'intérêt que vous nous portez!... c'est mon futur gendre.

MADAME DE FERNEY.

Votre gendre?... (Éclatant de rire.) Eh bien! vous me faites là une belle ambassade... si vous soupçonniez ce que je venais vous dire.

DELPHINE.

Nous le savions.

MADAME DE FERNEY, riant.

En vérité!... Et vous me donnez mes passe-ports, avant que j'aie remis mes lettres de créance, c'est parfait! je connaissais M. Ménard. Il m'avait déjà été présenté.

JULES.

Moi, madame?

DELPHINE.

Quand donc?

MADAME DE FERNEY, à Delphine.

A Plombières... dans vos confidences.

DELPHINE.

Dans mes confidences?

MADAME DE FERNEY.

Involontaires... c'est ce qui fait que j'ai été mieux éclairée.

DELPHINE.

Alors, comment venez-vous du camp ennemi?

MADAME DE FERNEY.

Ne vous en plaignez pas. Vous voyez en moi un de ces traîtres du boulevard, qui ne se chargent d'une mission que pour la faire échouer *. En acceptant le mandat de M. Beauvilliers, je savais que je forcerais votre cœur à se déclarer, et notre Delphine d'être heureuse. (Elle s'assied sur le bureau de Gerbet).

GERBET *, ému.

Cette bienveillance...

MADAME DE FERNEY.

N'est qu'un souvenir de mon cœur... Vous savez quelle amie je vois revivre en elle.

GERBET.

Que vous étiez bonne, dévouée... alors comme aujourd'hui.

DELPHINE, à part, regardant son père et madame de Ferney qui causent ensemble.

Les voilà émus tous deux... c'est le moment de les persuader. Je serai facilement habile... (A Ménard.) M. Ménard, allez-vous-en !

MÉNARD.

M'en aller...

DELPHINE.

J'ai à parler à madame de Ferney de... quelque chose... et

* Gerbet, madame de Ferney, Delphine. Menard.

vous me gênez... Vous êtes heureux, vous... et moi aussi... c'est le tour des autres.

MÉNARD.

C'est juste *. (A Gerbet.) Il faut que j'informe M. Mauléon des modifications que vous apportez à ses plans... permettez-moi, monsieur, de vous attendre chez lui.

GERBET.

Soit, j'irai vous rejoindre. (Ménard salue et sort.)

SCÈNE IV

MADAME DE FERNEY, DELPHINE, GERBET.

MADAME DE FERNEY.

Ainsi tout à l'heure, il n'y avait pas assez de malédictions contre moi...

DELPHINE.

C'est vrai... mais maintenant...

MADAME DE FERNEY.

Maintenant?...

DELPHINE.

Nous avons besoin de vous flatter.

MADAME DE FERNEY.

De me flatter !

DELPHINE.

Oui, vous parliez de votre ambassade... Eh bien ! si moi aussi, je m'en étais donné une auprès de vous.

GERBET, étonné.

Une ambassade?... au nom de qui?

DELPHINE, à Gerbet.

Tu le sauras. (A madame de Ferney.) Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle mérite d'être plus heureuse que la votre!

* Madame de Ferney, Gerbet, Ménard, Delphine.

MADAME DE FERNEY.

Me voilà curieuse... De quoi s'agit-il?

DELPHINE.

Il s'agit du bonheur que vous amèneriez parmi nous... dans cette maison.

MADAME DE FERNEY, à part.

Dans cette maison?... Saurait-elle que déjà Mauléon... (Haut.) Parlez.

DELPHINE.

C'est difficile... parler pour quelqu'un, qui, lui-même n'ose pas... la timidité est le partage de la jeunesse... à ce qu'on dit... moi j'ai des raisons de croire qu'avec les années cela ne fait qu'augmenter.

GERBET, comprenant.

Ah!... (Bas à Delphine.) Je te défends de continuer.

DELPHINE, de même.

Par exemple!...

GERBET.

Delphine, ma fille!

DELPHINE.

Ce n'est pas ta fille... C'est ta tutrice qui parle ici.

MADAME DE FERNEY.

Expliquez-vous, Delphine.

GERBET, à part.

Oh! mon Dieu!

DELPHINE.

Eh bien, madame... Je sais que je m'adresse à une personne distinguée par le charme, le rang, la fortune; je sais que notre ambition seule semble nous calomnier... mais...

MADAME DE FERNEY.

Une déclaration! Et dans les mêmes termes que la lettre que j'ai reçue.

GERBET.

Une lettre!

DELPHINE.

Quelle lettre?

MADAME DE FERNEY.

Vous me parlez de timidité, ce n'est pas le défaut de la personne à qui vous vous intéressez!

DELPHINE.

Qui donc?

MADAME DE FERNEY.

Celui qui habite cette maison... qui m'a écrit ce matin, M. Mauléon.

GERBET *.

Mauléon!

DELPHINE, vivement.

Mais ce n'était pas pour lui...

GERBET.

Delphine!

MADAME DE FERNEY.

Ce n'était pas?...

DELPHINE.

C'était pour mon père...

GERBET, saisissant la main de sa fille.

Pas un mot de plus.

MADAME DE FERNEY, à part.

Imprudente!... qu'ai-je fait?

GERBET, à madame de Ferney, avec calme.

Ainsi, madame, Mauléon vous aime, il vous a écrit?

MADAME DE FERNEY, troublée.

Oui... M. Mauléon qui m'avait accordé un peu d'attention autre-

* Madame de Ferney, Gerbel, Delphine.

fois, apprenant aujourd'hui que je suis libre, m'a tout aussitôt demandé ma main.

DELPHINE.

Et vous la lui accorderiez?

GERBET.

Pourquoi pas? (Entre Mauléon.)

SCÈNE V.

MADAME DE FERNEY, MAULÉON, GERBET, DELPHINE.

DELPHINE.

C'est lui!

GERBET.

Approche, mon ami, approche. J'apprends que depuis longtemps... tu aimes... madame de Ferney et que tu recherches sa main.

MAULÉON.

Eh! quoi, madame de Ferney t'a confié...

GERBET.

Rassure-toi!... Si on avait à me demander un conseil... je ne dirais ici, devant toi, que ce que j'eusse dit en ton absence *. Oui, madame, vous m'avez honoré d'une estime qui ne rendra pas tout à fait inutile mon témoignage. Si votre cœur s'est prononcé pour Mauléon, laissez-moi vous assurer que celui que vous aimeriez est homme d'honneur! Vingt années ont dû me l'apprendre .. c'est le meilleur, le plus loyal des amis...

MAULÉON, à part.

Gerbet!...

MADAME DE FERNEY, lentement.

C'est vous... monsieur Gerbet... vous qui dites tant de bien de votre ami?...

* Madame de Ferney, Gerbet, Mauléon, Delphine.

GERBET.

Oh! je sais que l'on a pu lui reprocher l'abus de dons heureux... mais ne les lui reprochez pas... ils l'ont fait aimer de vous... et ces dons brillants, feront désormais sans danger votre orgueil... La raison dont l'heure est venue... le rendra digne de son bonheur.

DELPHINE.

Mais...

GERBET, à Mauléon.

Et maintenant mon ami, à toi de plaider ta cause. (Il sort avec Delphine.)

SCÈNE VI.

MADAME DE FERNEY, MAULÉON.

MAULÉON, à part.

Oh! l'impunité est souvent bien implacable!

MADAME DE FERNEY, de même.

Tant de bonté l'accable... mais suffit-il de reconnaître ses torts pour en être absous?

MAULÉON.

Gerbet a-t-il dit vrai, madame? suis-je auprès de vous, autorisé à quelque espérance?

MADAME DE FERNEY.

M. Gerbet prête à d'autres l'indulgence de son âme irréprochable, mais, permettez-moi monsieur, de vous remercier du souvenir que vous avez bien voulu garder de moi; votre constance a d'autant plus le droit de m'enorgueillir, que ce n'est pas, on le sait, en fuyant les périls que vous me l'avez conservée.

MAULÉON.

Ces railleries cruelles...

MADAME DE FERNEY.

Mais, répondez monsieur, n'y a-t-il point parfois dans une brillante existence comme la vôtre de tels oublis des devoirs les plus

sacrés, que la passion, la jeunesse, et les enivrements de l'amour-propre même, ne puissent les excuser?... Et l'honnête homme qui vient de sortir ne vous rappelle-t-il pas plus qu'une faute?

MAULÉON, effrayé.

Eh quoi? vous savez... Mathilde!

MADAME DE FERNEY.

Madame Gerbet est morte dans mes bras, et j'ai reçu ses dernières confidences.

MAULÉON, accablé.

Vous?... oh! Je vous comprends alors... oui, je le reconnais .. je fus bien criminel, mais croyez-le, quels que soient vos reproches, madame... ils ne seront jamais aussi impitoyables que ceux de ma conscience... Eh! que n'ai-je pas fait pour me punir de mon crime? Pour m'y soustraire surtout? N'ai-je pas quitté brusquement la France et l'Europe?... abandonnant tout, amis, parents, famille... brisant ma carrière?... Ne laissant pas même à ma complice d'un jour d'égarement le moyen de me rappeler?... Et plus tard, longtemps après sa mort... de retour en France... c'est à peine, je vous le jure, si mon remords fut allégé... lorsque j'appris que Mathilde, repentante d'une faute que notre jeunesse n'excusait pas, avait pu se réconcilier avec elle-même! Gerbet, depuis, n'est-il pas devenu le père de la fille qu'il adore?

MADAME DE FERNEY surprise; à part.

Que dit-il?... Il croit donc que Delphine?... (Haut.) Et qui vous a instruit ainsi?

MAULÉON.

La marraine, la tante de Delphine.

MADAME DE FERNEY.

Madame Bourdelin?

MAULÉON.

Elle-même, qui n'a pas quitté sa sœur, et qui après la mort de Mathilde, a veillé, à Ermont, sur les premières années de Delphine!...

MADAME DE FERNEY, à part.

Je comprends... Allons... elle a bien fait de lui taire la vérité... (Haut.) Mais, monsieur Mauléon, un mot?... On ne vous a donc point fait parvenir, au nom de celle qui n'est plus, un écrit?

MAULÉON.

Jamais!... Mathilde m'aurait écrit?... Je n'ai rien reçu... rien vu!

MADAME DE FERNEY.

Et vous n'avez rien appris de M. Beauvilliers?

MAULÉON.

Beauvilliers?... non... J'attends sa visite... Peut-elle avoir quelque chose de commun avec ce triste passé?

MADAME DE FERNEY.

Plus que vous ne soupçonnez, peut-être!

MAULÉON.

Et... que contenait la lettre de Mathilde?

MADAME DE FERNEY.

Oh! rien... rien que vous ne puissiez deviner... Les derniers remords d'une âme dont votre amour a été la seule faute... Et, je crois qu'il serait maintenant inutile que ce dépôt, confié à des mains sûres, vous fût transmis. (A part.) Laissons-lui son ignorance, elle est son excuse.

MAULÉON.

Ah! madame... je le sens... j'ai trop reculé dans votre estime pour garder encore un peu d'espérance. (Le domestique entre.) Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Beauvilliers, qui a longtemps attendu en bas...

MAULÉON.

Beauvilliers?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que monsieur lui a donné rendez-vous.

MAULÉON avec humeur.

C'est vrai... mais ici... chez Gerbet... (Au domestique.) Un instant !

MADAME DE FERNEY.

Non, il serait inutile de vouloir retarder cette entrevue.

MAULÉON.

Vous savez donc ce qu'il me veut?

MADAME DE FERNEY.

Je crains de le savoir.

MAULÉON.

Ah ! (Au domestique.) Faites entrer ! (A part.) De quel malheur suis-je donc menacé?

SCÈNE VII

MADAME DE FERNEY, BEAUVILLIERS, MAULÉON.

BEAUVILLIERS, saluant madame de Ferney.

Madame de Ferney !... Je comprends, mon cher Mauléon, pourquoi je vous attendais en vain ; vous deviez m'oublier facilement...

MADAME DE FERNEY.

Ma présence ici, monsieur, vous prouve au moins que je n'ai pas oublié la mission que vous avez voulu me confier.

BEAUVILLIERS.

Eh ! bien, Madame... quel résultat?

MADAME DE FERNEY.

Eh bien, monsieur, il parait que je n'avais point de vocation pour la diplomatie...

BEAUVILLIERS, sèchement.

Ah !... je comprends, la diplomatie ne sert donc à faire triompher que les causes gagnées d'avance !

MADAME DE FERNEY.

M. Gerbet apprécie tout l'honneur que vous voulez bien faire à sa fille... mais d'autres idées... d'autres projets...

BEAUVILIERS.

Oui... oui... enfin... un refus... (A part.) Elle a passé à l'ennemi... (Haut.) Ma reconnaissance, croyez-le, madame, est égale à l'intérêt que vous prenez à ma cause... Mais il ne me reste plus maintenant qu'une seule chance et vous permettrez, n'est-ce pas, que je m'en explique avec Mauléon?

MAULÉON.

Avec moi?

BEAUVILLIERS.

Oui.

MADAME DE FERNEY.

Ah!...

BEAUVILLIERS.

Oui madame!... Le découragement n'est pas seulement une duperie... c'est une lâcheté... Je suis peu pour le désespoir.

MADAME DE FERNEY, à part.

Ça ne se cote pas à la Bourse!

MAULÉON, à madame de Ferney qui se retire.

Ah! je vous reverrai n'est-ce pas?

MADAME DE FERNEY.

Oui... car je crois que vous allez avoir besoin d'une amie. (Elle sort en lui prenant la main.)

SCÈNE VIII

BEAUVILLIERS, MAULÉON.

MAULÉON, craintif.

Puis-je savoir enfin, Beauvilliers, ce que vous avez à me dire?

BEAUVILLIERS, un peu irrité.

Mauléon... je sais pourquoi je suis refusé...

MAULÉON.

Vous savez!...

BEAUVILLIERS. *

Oui, je suis à la fois trahi et calomnié!... Trahi par une femme, je me résigne... Mais calomnié par un homme!...

MAULÉON.

Calomnié!...

BEAUVILLIERS.

J'en suis sûr!... et par un puritain ambitieux... J'ai manié beaucoup d'écus, donc ma main en est nécessairement noircie; je suis heureux au jeu... donc, j'ai nécessairement des cartes biseautées... On ne calomnie plus aujourd'hui que la richesse... C'est la mode... Oh! soyez tranquille... les détracteurs ne s'en prennent jamais ni à la misère ni au désordre... c'est tout simple, on ne diffame que ce qu'on envie.

MAULÉON.

Je doute, mon cher Beauvilliers, que vous vous rendiez un compte bien exact des obstacles que vous rencontrez... En tout cas, s'il s'agit de les conjurer, je vous serais inutile. (Il va s'asseoir.)

BEAUVILLIERS.

Vous croyez?

MAULÉON.

Suis-je donc le maître ici?... vos espérances dépendent-elles de moi? Que puis-je sur votre destinée?

BEAUVILLIERS.

Beaucoup!... Puisqu'il s'agit de celle de Delphine...

MAULÉON.

De Delphine?

* **Mauléon, Beauvilliers.**

BEAUVILLIERS.

Ne s'agit-il pas de son bonheur?... on veut, je le vois, la condamner à végéter obscurément toute sa vie, en la prenant au mot de quelque caprice romanesque de jeune fille... mais je suis jeune encore... j'aime mademoiselle Gerbet, tout autant qu'un autre... mieux!... car je serai riche, et Delphine ne peut se trouver heureuse qu'avec une existence grande et digne...

MAULÉON.

Et pourquoi?

BEAUVILLIERS.

Vous me le demandez?... mais... c'est... dans le sang...

MAULÉON.

Dans le sang?... Quoi! Delphine, élevée dans l'intérieur du travailleur le plus désintéressé, le plus modeste... elle, la fille de Gerbet!

BEAUVILLIERS, regardant autour de lui.

La fille de Gerbet... je croyais, mon cher Mauléon, que nous étions seuls.

MAULÉON, étonné.

Eh! bien... oui, nous sommes seuls... que voulez-vous dire?

BEAUVILLIERS.

Je veux dire que vous n'avez plus à vous défendre devant moi de l'intérêt que vous portez à cette charmante jeune fille.

MAULÉON.

Comment?...

BEAUVILLIERS.

Je veux dire qu'elle fera la joie de votre avenir... Comme vous avez tous les droits d'assurer la félicité du sien.

MAULÉON, avec force, se levant.

Et c'est vous qui parliez de calomnie!

BEAUVILLIERS.

Ne feignez pas de vous méprendre sur ce que je veux dire, Mauléon... (Appuyant.) Je parle de... de la fille de madame Gerbet.

MAULÉON.

Eh! quoi!... (Se calmant.) Je ne veux pas revenir sur un passé qu'il n'est permis à personne d'interroger... mais j'ai le devoir de vous démentir si vous osiez affirmer que mademoiselle Gerbet... que Delphine...

BEAUVILLIERS.

Est votre fille! Eh! bien, moi, je vous confirme ce que vous ne devez pas ignorer.

MAULÉON.

Beauvilliers!...

BEAUVILLIERS.

Ou je vous apprends ce que vous ne savez pas.

MAULÉON étourdi.

C'est impossible... c'est faux! Delphine née bien longtemps après mon départ pour le Nouveau-Monde...

BEAUVILLIERS.

Bien longtemps, dites-vous?... mais je sais la date de votre départ.

MAULÉON.

La date!

BEAUVILLIERS.

Elle suivit de près un certain jour...

MAULÉON, épouvanté.

Ah! taisez-vous! taisez-vous! *

BEAUVILLIERS, continuant.

Le jardin de la petite maison qu'habitaient ensemble madame

* Beauvilliers, Mauléon.

Gerbet et madame Bourdelin, était dominé par les fenêtres du médecin du village d'Ermont. Le fils de ce médecin, garçon d'une quinzaine d'années, a vu M. Mauléon, qu'il connaissait très-bien, traverser, la nuit, ce jardin et pénétrer dans la maison... ce garçon a fait son chemin depuis... un peu, grâce à son empire sur lui-même, et à une discrétion dont il ne se départira pas... ce garçon, mon cher Mauléon... c'était moi.

MAULÉON.

Vous !

BEAUVILLIERS.

Moi-même... mon père discret aussi par profession, ne put me cacher cependant l'état cruel de M. Gerbet, dont on faisait mystère à tous... je n'ai pas ignoré la naissance de Delphine qu'a suivie de près la mort de sa mère... quant au malade, il recouvra ensuite l'intelligence et la raison... mais un voile était resté sur ses souvenirs.

MAULÉON, *dans la plus grande agitation.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! que dit-il ?... Est-ce un bonheur ?... ou plutôt, est-ce le châtiment ?... En effet, ce que je croyais l'erreur de Delphine sur son âge... cet écrit que Mathilde m'a adressé à sa dernière heure... le silence de madame Bourdelin... les réticences de madame de Ferney... ah ! tout m'apparaît, tout m'accable de lumière ! (*Il tombe dans un fauteuil.*)

BEAUVILLIERS, *s'approchant de lui.*

Pardonnez-moi, mon cher Mauléon, une révélation pénible... Je ne pouvais vous l'épargner... Le passé est cruel, sans doute ; mais il vous crée des devoirs que je veux sincèrement vous aider à accomplir ; et le premier de tous, c'est que rien dans notre langage, dans notre conduite, ne puisse faire soupçonner à personne le secret que vous avez connu si tard !

MAULÉON.

Oh ! oui... Si l'on découvrait jamais...

BEAUVILLIERS.

Quant à moi, ménageant tous les intérêts, respectant toutes les

convenances, tous les sentiments, je veux rendre à sa situation logique, une jeune fille qu'on ne sait pas être déclassée, je veux la remettre, en l'épousant, dans le milieu riche et élégant pour lequel seul elle est née... je veux vous rassurer, vous, contre toute chance de la perdre... Un autre qui ne saurait rien, pourrait éloigner Delphine, l'arracher à votre amour qui l'avait devinée, qui l'appelait déjà...

MAULÉON..

C'est vrai !

BEAUVILLIERS.

Moi, je saurai vous conserver cette affection, et notre communauté d'efforts dans la route que nous suivons tous deux m'aidera à faire sa fortune et son bonheur....

MAULÉON.

Oui, c'est vrai ! * Delphine !... Est-ce possible !

BEAUVILLIERS.

La voici !

MAULÉON, avec transport.

Elle !

BEAUVILLIERS.

Prenez garde... du sang-froid...

SCÈNE IX

MAULÉON, BEAUVILLIERS, DELPHINE.

DELPHINE.

Ah ! M. Beauvilliers ! Encore ici !

MAULÉON.

Delphine !

* Mauléon, Beauvilliers,

BEAUVILLIERS.

Pardonnez-moi, mademoiselle, si j'offre à vos yeux, un prétendant malheureux... qui n'a pas le courage de désespérer encore...

DELPHINE.

Monsieur !

BEAUVILLIERS.

Je me retire !... (En s'en allant.) Allons, voilà une jeune rebelle que je crois condamnée à sa fortune... (Il sort.)

SCÈNE X

MAULÉON, DELPHINE.

MAULÉON, à part.

Mon cœur succombe ! Mon Dieu ! faites grâce à mon bonheur !

DELPHINE.

Mon ami.

MAULÉON, enivré, et la regardant quelque temps avant de répondre.

Que de charme ! de jeunesse !

DELPHINE.

Qu'avez-vous donc ?... Cet accent... ces larmes dans vos yeux...

MAULÉON.

Ah ! c'est que jamais encore la beauté n'avait eu pour moi cet éclat... Delphine; ne crains pas de me fatiguer de tes vœux... de me demander tout ce qui peut flatter tes goûts, tes caprices...

DELPHINE.

Ce n'est pas cela qui me préoccupe.

MAULÉON.

Nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas ? ce serait trop cruel ! Tu me le promets...

DELPHINE.

Que se passe-t-il donc en vous ?

MAULÉON.

Ah ! tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre tout le bonheur que j'ai à te voir, tout le besoin que j'ai de te conserver auprès de moi...

DELPHINE, apercevant Gerbet et courant à lui.

Mon père !

MAULÉON.

Son père ! (Se couvrant la figure de ses mains.) Ah ! malheureux ! reviens à toi !

SCÈNE XI

MAULÉON, GERBET, DELPHINE.

GERBET, touchant l'épaule de Mauléon absorbé.

C'est moi !

MAULÉON, revenant à lui.

Hein ?... quoi ?... Que me veux-tu ?

GERBET.

J'ai à te parler de ma fille.

MAULÉON.

De...

GERBET.

Oui. Une faiblesse de l'homme avait pu nuire au caractère du père. (Delphine s'approche.) Laisse-nous, Delphine. (Il descend à gauche avec Mauléon.) Mais mon enfant est tout pour moi... Ce bonheur-là, je puis m'y abandonner, ce sera toujours un devoir.

MAULÉON.

Qu'as-tu à m'apprendre ?

GERBET.

Le mariage de Delphine que ce matin je regardais comme éloigné, peut se faire dès à présent.

MAULÉON.

Dès à présent?

GERBET.

Oui, j'ai vu Goldsberg. Le délégué qui doit immédiatement partir pour aller fonder votre entreprise, ce sera moi !

MAULÉON.

Hein!... quitter pour toujours peut-être ta patrie, tes amis, Delphine...

GERBET.

Je ne la quitte pas... je la laisse heureuse... par moi. Un dédommagement légitime... la somme que m'offre Goldsberg, que je puis, que je dois accepter d'avance maintenant, est proportionnée à mon sacrifice.

MAULÉON.

Explique-toi.

GERBET.

Pas dans ce moment; Bourdelin est sur mes pas, pressé, bruyant comme toujours. Débarrasse-toi d'abord de lui, et je te dirai...

MAULÉON.

Bourdelin! (On entend la voix de Bourdelin.)

GERBET.

Le voici.

SCÈNE XII

MAULÉON, BOURDELIN, DELPHINE, GERBET, travaillant au casier à droite.

BOURDELIN.

Mauléon!... Mauléon!... Ah! te voilà!

MAULÉON.

Qu'est-ce encore?

BOURDELIN.

Mon cher, je suis au comble de la joie.

MAULÉON.

Pourquoi?

BOURDELIN.

Je n'ai plus rien à craindre de ma femme... Ton idée de roué était excellente... elle a réussi. Ne prends pas encore ta retraite.

MAULÉON, le quittant.

Si c'est pour me dire cela...

BOURDELIN, le retenant.

Attends donc! je t'ai parlé ce matin, tu t'en souviens, du village d'Ermont?

MAULÉON, vivement, l'entraînant à gauche *.

Ermont! Parle bas!

BOURDELIN.

Eh bien! en rentrant...

MAULÉON.

Parle bas!

BOURDELIN, étouffant sa voix.

Eh bien! en rentrant chez moi, plein de ton idée, résolu à prendre madame Bourdelin en flagrant délit de mystère, je remarque... Quelle bonne chance! des chuchoteries entre elle et Jean; tu sais, Jean, son domestique, un imbécile qui a sa confiance.

MAULÉON.

Abrége!

BOURDELIN.

Il sort, je le suis. Sa maîtresse lui avait recommandé de se presser. Il se rend d'un pas lambin... son pas naturel, à la gare du Nord. Il y prend un billet... de première classe, le drôle!... à

* Beauvilliers, Mauléon, Delphine, Gerbet.

ce moment, je fonds sur lui... inattendu, terrible!... Avec le geste et le poignet d'Othello... Il ne me manquait que l'*ut* dièze. Stupéfait, il feint de ne pouvoir répondre à mes questions. Comme je n'avais pas de temps à perdre... je le corromps... C'est bien comme il faut pour un homme de son état... n'importe!... Je le déclasse... et il m'avoue...

MAULÉON.

Quoi?

BOURDELIN.

Que ma femme l'envoyait à Ermont, chez un notaire.

MAULÉON.

Ah!...

BOURDELIN.

Que ce notaire avait entre les mains un dépôt... un écrit... qui intéressait madame Bourdelin. Ai-je du bonheur? je n'en demandais pas tant.

MAULÉON.

Un écrit, dis-tu?

BOURDELIN.

Déposé à ce qu'il paraît chez ce notaire! Comment! ça a l'air de te faire de l'effet? Cher ami, tu es bien bon... Mais, rassure-toi, cela ne m'atteint pas, ce n'est pas moi que cela regarde.

MAULÉON.

Ce n'est pas toi?...

BOURDELIN.

Puisqu'il y a dix-neuf ans... Armantine ne me connaissait pas alors.

MAULÉON.

Mais ce dépôt?

BOURDELIN.

Quelque niaiserie... quelque vieux titre hypothécaire que madame Bourdelin n'a pas voulu déclarer au contrat, et dont elle a

besoin pour son budget extraordinaire... mais n'importe, tu vois le parti que j'en vais tirer *.

MAULÉON.

Le parti?

BOURDELIN.

Et d'abord, je me suis dit que ce serait un coup de maître de m'emparer de ce dépôt... de le soustraire...

MAULÉON.

Allons donc!...

BOURDELIN.

C'est fait!...

MAULÉON.

Hein?...

BOURDELIN.

Ou cela se fera... C'est tout comme... madame Bourdelin est en puissance de mari; mon droit de connaître de ses actes, de ses actes notariés, est irrésistible... je vais de ce pas à Ermont.

MAULÉON, étourdi.

Ah! mon Dieu!... attends!

BOURDELIN.

Attendre!... quand l'ennemi veille... Je veux dire ma femme.

MAULÉON.

Mais...

BOURDELIN.

J'avais besoin de faire plus de bruit qu'elle pour la réduire au silence.

MAULEON.

Bourdelin!

BOURDELIN.

Aussi, tu verras; quel tapage!

MAULÉON.

Je t'en prie...

* Mauléon, Bourdelin. Delphine, Gerbet.

BOURDELIN.

Voici l'heure du train... Pas une minute à perdre... Ce soir même je tiendrai cet écrit... (Chantant une phrase de Robert le Diable.)
« Cet écrit redoutable! »
Un bon orage domestique... et mon horizon est dégagé. Bonjour. (Il sort.)

MAULÉON.

Impossible de l'arrêter!... Ah!.. peut-être qu'en prévenant madame Bourdelin... oui... je cours...

GERBET *.

Eh bien!... tu sors, tu me laisses...

MAULÉON.

Oui; mais une affaire grave... dans un quart d'heure, je suis ici... adieu! adieu! (Il sort.)

GERBET.

Comme il est troublé... Ce n'est pas là le désordre de la joie... et pourtant il va être heureux.

DELPHINE.

Par toi... grâce à toi... qui te dévoues sans cesse.

GERBET.

Ne me plains pas, ma Delphine, j'ai ma part... et maintenant que ton mariage est assuré... prochain...

DELPHINE.

Prochain? Et ces obstacles insurmontables ce matin?

GERBET.

Il n'y en a plus.

DELPHINE.

Il n'y en a plus?

GERBET.

La résolution que j'ai prise va donner la joie à ton cœur, la sécurité à ton avenir.

* Mauléon, Gerbet, Delphine.

DELPHINE.

Ah! je suis sûre qu'il y a là encore de ta part quelque sacrifice.

GERBET.

Quand cela serait?... qu'importe! Ne me reste-t-il pas une consolation qu'il n'est au pouvoir de personne de m'enlever. Ne te retrouverai-je pas toujours, toi, mon bien, mon trésor... (Il l'enlace de ses bras.) Ma fille!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Salon chez Mauléon. — Porte au fond. — Portes latérales. — A gauche, une cheminée. — Un canapé. — A droite une petite table, chaises, fauteuils etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MAULÉON, seul très-agité.

Impossible de voir madame Bourdelin!... absente, comme son mari. En apprenant l'arrivée de madame de Ferney, elle aura pressenti que le secret qu'elle m'avait tu si longtemps allait enfin m'être dévoilé. Elle aura voulu reprendre ce dépôt... Qui sait?... détruire peut-être ce témoignage... Ah! fasse le ciel qu'elle y réussisse!

BEAUVILLIERS, au dehors.

Inutile! ici, l'on ne m'annonce pas.

MAULÉON.

Beauvilliers! Ah! ai-je donc pu penser à lui? Après tout il m'a rendu service en m'éclairant et je lui dois de la franchise...

SCÈNE II

BEAUVILLIERS, MAULÉON.

BEAUVILLIERS, entrant.

Eh! bien, mon cher Mauléon, quelles nouvelles?... Vous comprendrez, sans doute, mon empressement.

MAULÉON.

Beauvilliers, je vous ai toujours tenu pour un galant homme, et je crois à votre courage dans toutes les rencontres... fût-ce même en face d'un malheur... je n'hésite donc pas à vous dire qu'il faut vous résigner à la perte de vos espérances. (Mouvement de Beauvilliers.) Il ne peut y avoir rien là d'humiliant pour vous, mon cher Beauvilliers ; ce n'est pas vous qu'on refuse... mais vous ne pouviez conquérir un cœur qui s'était déjà donné!... Delphine aime!... Elle est aimée, et tout s'arrange définitivement pour son mariage avec M. Jules Ménard.

BEAUVILLIERS.

Son mariage!... Allons, M. Ménard vous a mis, vous aussi, de son parti!... Je reconnais là l'habileté de l'innocence!

MAULÉON.

Beauvilliers!

BEAUVILLIERS

Vous me parlez de résignation... On peut en parler à une victime... mais non à une dupe.

MAULÉON.

Une dupe?... (Il s'assied sur le canapé.)

BEAUVILLIERS, avec une vivacité croissante.

Que suis-je donc? sinon une dupe vis-à-vis de M. Ménard, vis-à-vis de vous, vis-à vis de tous, moi, dont vous désertez la cause, moi, que vous perdez, Goldsberg déjà rompt avec moi, il faut que je renonce à tous les liens que je rêvais entre nous, mais on va savoir... La médisance ignore-t-elle jamais? que j'ai été frappé de réprobation par un homme honorable dont j'aimais la fille!... A vous, au contraire, à vous, exclusivement à vous, et à l'austère M. Jules Ménard, la gloire qui s'attache à la spéculation philanthropique... à vous deux, la fortune qui accompagne les capitaux bien intentionnés... à vous encore, avec toute sécurité sans doute, un bonheur domestique, plus ou moins légitime... mais assurément bien doux.

MAULÉON.

Beauvilliers!... (Il se lève.) Vous n'êtes guère en ce moment en état de m'entendre, je le vois; toutefois, laissez-moi vous dire qu'il y a certains secrets terribles dont la conscience seule a le droit de se souvenir. Je n'ai pas à vous mettre en garde contre des indiscrétions déloyales que je ne saurais attendre de vous... Entre gens du monde on peut rencontrer parfois une mauvaise action... on ne doit jamais avoir à punir une lâcheté.

BEAUVILLIERS.

Mauléon!...

MAULÉON *.

Je fais la part de vos déceptions, j'y compatirai, si vous le voulez; mais, quoi qu'il arrive, je dois demeurer tranquille sur un mystère impénétrable pour tous; c'est déjà trop, vous devez le comprendre, de me rappeler que vous l'avez surpris. (Entre un commis.) Que voulez-vous?

LE COMMIS.

M. Goldsberg envoie à votre signature le nouveau traité, et met à votre disposition les premiers fonds de l'entreprise, comme il en est convenu avec M. Gerbet.

MAULÉON.

C'est bien, faites attendre... Je vais répondre. (Le commis sort.) Vous venez d'entendre, Beauvilliers, ce que je ne voulais pas vous cacher... J'aurais voulu, croyez-le, être en situation de vous faire obtenir ce que je n'étais pas en droit de vous donner; mais vous me pardonnerez, vous m'estimerez même, de ne pas vouloir accepter le remords d'une mauvaise action de plus, en empêchant Delphine d'être heureuse. A bientôt, mon cher Beauvilliers, souvenez-vous, je pourrais dire... Souvenons-nous que les deux premières conditions d'une résignation nécessaire sont la patience et le silence... A tout à l'heure (Il sort.)

* Beauvilliers, Mauléon.

SCÈNE III

BEAUVILLIERS, seul.

Allons, joué comme un enfant !... Et l'entreprise dont on m'évince, va donner à un autre la femme qu'on me refuse ; et M. Jules Ménard, qui a deviné, je le parierais, tout ce que je sais, M. Jules Ménard, et son intraitable vertu, vont s'accommoder à merveille, pour le petit ménage, de la concurrence de ces deux tendresses, et du cumul des deux héritages... Et vous verrez que Mauléon n'aura pas eu tort de me supposer de la délicatesse, de l'abnégation, de l'héroïsme... que sais-je?... Ces gens accoutumés aux prodigalités!... Ah ! n'importe... il y a une patience bien dure à accepter... je le sens, celle qui ne mène à rien... Ah ! M. Ménard.

SCÈNE IV

BEAUVILLIERS, MÉNARD.

MÉNARD, à part.

Toujours ici ! (Haut.) Je croyais trouver M. Mauléon... Je vais l'attendre. (Il s'assied à droite.)

BEAUVILLIERS, s'asseyant à gauche.

A votre aise, monsieur, je ne dois pas vous gêner !... C'est si peu de chose qu'un concurrent malheureux !

MÉNARD.

Monsieur... vous auriez tort de me croire responsable des disgrâces d'une rivalité, qu'à coup sûr, je n'ai point recherchée.

BEAUVILLIERS.

Vous n'avez pas, cependant, à vous repentir d'en avoir triomphé.

MÉNARD.

Un triomphe fait supposer que votre adversaire avait des chances... Etes-vous certain que M. Gerbet et sa fille vous en aient jamais reconnues?

BEAUVILLIERS.

Vous reconnaîtrez bien que j'en avais au moins dans l'entreprise... dans l'affaire où vous avez pris si subtilement ma place?

MÉNARD, se levant.

Dites plutôt que j'y reprends la mienne.

BEAUVILLIERS, ironique, se levant à son tour.

Quand on est sûr de la si bien remplir...

MÉNARD.

Je ne la remplirai pas comme vous, mais le dirai-je? Il y a certaines habiletés tellement établies... tellement admirées... qu'on en redoute le voisinage ne fût-ce que par le sentiment de son infériorité... et l'on préfère alors les travailleurs... naïfs.

BEAUVILLIERS.

Les travailleurs naïfs?... On sait ce que c'est! Mais n'y aurait-il point, par hasard, de ces naïfs, mieux entendus cent fois que les habiles?... de ces puritains... qui savent marcher dans la voie de la fortune sous le manteau de l'austérité?... La conscience est souvent pour ces rigoristes ingénieux ce qu'est l'habit pour un homme politique, ça se garde, mais ça se retourne!

MÉNARD.

Monsieur...

BEAUVILLIERS.

Vous ne m'empêcherez pas de chanter un hymne à votre victoire?... Elle est assez complète... vous ne me cherchiez pas, me dites-vous... eh bien? moi, je vous ai trouvé... et amis, femme, fortune, vous naïf, vous m'avez tout enlevé, toujours avec la même naïveté, je l'avoue. Moi, l'homme habile, j'avais eu recours, tout uniment, à Goldsberg... Vous, l'innocent candidat, vous vous êtes adressé à Mauléon... C'est plus fort que moi .. vous êtes géomètre, vous vous êtes dit que la ligne droite était le plus court chemin d'un point à un autre.

MÉNARD.

Que veut dire?...

BEAUVILLIERS.

Cela veut dire... que votre naïveté a de l'instinct... l'instinct... des Providences... Qui sait ! la jeune fille qui n'était que belle, sera peut-être riche... l'ange deviendra fée.

MÉNARD.

Monsieur Beauvilliers... je cherche à deviner la pensée malveillante qui se trouve au fond de vos paroles; car, j'en suis sûr, il y a en vous quelque chose que le rival voudrait me faire comprendre, et que l'homme du monde n'ose me dire... Votre gant jaune arrête ce que voudrait laisser échapper votre main... Eh bien ! parlez, mais parlez nettement, monsieur; quel est cet instinct ?... Qu'est-ce que cette Providence !... Éclairez vos ténébreuses allusions.

BEAUVILLIERS, plus calme.

Monsieur, votre attitude vis-à-vis de moi pourrait m'autoriser à des représailles légitimes, mais par égard... pour moi seul, je me les refuse; je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit.

MÉNARD.

C'est généreux !... Pourtant je n'accepte pas cette clémence, et je coupe court à vos malignités, à vos conjectures flétrissantes. Je veux que mademoiselle Gerbet ne doive sa situation qu'à moi, à moi seul; je l'ai aimée, je l'ai demandée pauvre... je ne l'épouserai que pauvre, et l'on ne pourra jamais rechercher, inventer pour notre fortune, une de ces causes honteuses pour lesquelles vos attaques envenimées n'auraient que trop de complices. Un honnête homme, monsieur, ne vit pas sous l'insulte d'un soupçon, il le renvoie à ceux qui doivent le tolérer, par ce qu'ils en ont l'habitude.

BEAUVILLIERS, éclatant.

Monsieur, une telle insulte !...

MÉNARD.

Monsieur Mauléon !

SCÈNE V.

MÉNARD, MAULÉON, une lettre à la main. BEAUVILLIERS.

MAULÉON.

Qu'est-ce donc? quel est ce bruit?

BEAUVILLIERS.

C'est M. Ménard qui, méconnaissant ma patience...

MAULÉON.

Du calme, je vous en prie... Tout, entre vous, n'est-il pas terminé?

MÉNARD.

Mais Monsieur...

MAULÉON.

Permettez... (Entre le commis.) Ma réponse à M. Goldsberg. (Descendant en scène.) Voyons, mes amis, je comprends la gêne... l'irritation que vous devez éprouver vis-à-vis l'un de l'autre; mais Beauvilliers, je vous le demande, ne serait-il pas raisonnable de prendre votre parti de ce qui est irrévocable?

BEAUVILLIERS.

L'avis ne s'adresse pas à moi; je suivais votre conseil, je me condamnais à la résignation, ce n'est pas ma faute si M. Ménard veut me la rendre par trop difficile.

MAULÉON.

Je le regrette, et m'en étonne. Le bonheur doit rendre généreux... moins que jamais, monsieur Ménard, vous pourriez vous dispenser d'être courtois avec un rival malheureux, puisque aujourd'hui le bonheur est pour vous sans réserve.

MÉNARD.

Sans réserve?...

MAULÉON.

Gerbet ne voulait-il pas ce matin ajourner votre mariage avec sa fille, en raison de votre peu de fortune mutuelle?

MÉNARD.

Oui.

MAULÉON.

Eh bien! à présent cet obstacle n'existe plus, Delphine a une dot.

MÉNARD.

Une dot! (Mouvement de Beauvilliers.)

MAULÉON.

Oui, cent mille francs que son père lui donne.

BEAUVILLIERS, souriant.

Ah!

MÉNARD.

Que dites-vous? cette somme... M. Gerbet ne l'avait pas ce matin?

MAULÉON.

Il l'aura aujourd'hui, on la met à sa disposition.

MÉNARD.

Hein?

BEAUVILLIERS, à part.

Allons!... j'avais tort de manquer de patience... cette fois elle ne sera pas sans résultat.

MÉNARD, à Mauléon.

Expliquez-moi, monsieur. . (Bruit au dehors.)

MAULÉON.

J'entends la voix de Gerbet... c'est lui qui va vous dire. (Gerbet et Bourdelin paraissent au fond. Bourdelin très-animé.)

SCÈNE VI

MAULÉON, MÉNARD, GERBET, BOURDELIN, BEAUVILLIERS.

GERBET.

Bourdelin, écoutez-moi.

MAULÉON.

Qu'y a-t-il?

BOURDELIN, criant.

Je vous dis que Mauléon m'a traité... en vrai mari... qu'entre lui et moi, tout est fini!... Non, tout va commencer.

MAULÉON.

Que dit-il?

BOURDELIN, apercevant Mauléon.

Mauléon! Ah! l'homme ingénieux!

MAULÉON.

Qu'as-tu?

BOURDELIN.

Ce que j'ai? (A Beauvilliers.) Il me demande ce que j'ai!... Au fait, c'est vrai!... ça ne se voit pas! (A Mauléon.) Tu vas le savoir. (Il descend à droite.)

GERBET, à Ménard.

Laissez-nous, Ménard ; descendez chez moi, ma fille doit vous informer de bien des choses *...

MÉNARD.

J'obéis, Monsieur.

BEAUVILLIERS, comme à lui-même.

La fortune est femme, elle vient à qui la dédaigne.

MÉNARD.

Rien n'est fait encore, Monsieur. (Il sort.)

* Mauléon, Gerbet, Ménard, Beauvilliers, Bourdelin.

BEAUVILLIERS, à lui-même.

Je l'espère bien. (A Bourdelin.) Que se passe-t-il donc?

BOURDELIN.

Ce qui se passe *!... Ah! vous êtes heureux, vous autres spéculateurs, vous n'avez à craindre que les risques de l'écart et les infidélités de la hausse!

BEAUVILLIERS.

Que voulez-vous dire?

BOURDELIN.

Je veux dire... (Gerbet saisissant le bras de Bourdelin ; Bourdelin, s'arrêtant.) Rien... vous ne pourriez comprendre... C'est un report conjugal... mais je ne vous retiens pas... J'ai avec Mauléon un réglement... de compte... de famille.

BEAUVILLIERS.

Je vous laisse. (Il remonte à Mauléon *.) J'ai gardé votre secret... Ce ne serait pas ma faute, Mauléon, si les événements étaient plus indiscrets que moi. (Mauléon le reconduit. Bourdelin va près de Gerbet qui s'est assis. Mauléon redescend à droite.)

SCÈNE VII

GERBET, BOURDELIN, MAULÉON.

MAULÉON.

Eh bien! voyons maintenant... qu'as-tu à me dire?...

BOURDELIN.

Ce que j'ai à te dire .. d'abord... c'est que j'arrive d'Ermont.

MAULÉON, troublé.

Ermont!... S'il s'agit d'une explication, attends que nous soyons seuls...

* Mauléon, Gerbet, Bourdelin, Beauvilliers.

* Gerbet, Mauléon, Beauvilliers, Bourdelin.

BOURDELIN.

Au contraire... Gerbet n'est pas de trop. Et sa présence, à plus d'un titre, est ici nécessaire. Vous savez, Gerbet, que j'ai le meilleur caractère du monde, et que j'entends la plaisanterie aussi bien que qui que ce soit. Mais enfin, vous savéz que je n'aime pas à être toujours traité comme un imbécile.

MAULÉON, impatienté.

Et qui te parle de te traiter ainsi?

BOURDELIN.

On ne m'en parle pas, c'est vrai, mais on agit sans parler. Vous saurez donc, Gerbet, que j'avais eu l'idée... non, je me trompe, c'est Mauléon qui l'avait eue... car il en a beaucoup, d'idées... Poursuivi par la jalousie de madame Bourdelin, je m'étais mis sur la trace d'un secret de ma tyrannique moitié, convaincu d'avance en l'accusant d'accuser l'innocence. — L'innocence!... je ne savais pas qu'il y avait eu du Mauléon dans tout cela.

GERBET.

Du Mauléon!

BOURDELIN.

Oui, du Mauléon... Un ami de dix ans!... et de vingt ans pour ma femme... Les anciens amis sont toujours les plus perfides, ils ont eu plus de temps pour vous tromper.

MAULÉON.

Encore une fois, il me semble qu'un pareil entretien nous regarde seuls. (Gerbet se lève.)

BOURDELIN, faisant rasseoir Gerbet.

Du tout... du tout... Gerbet nous est nécessaire...

MAULÉON, à part.

Et ne pouvoir lui fermer la bouche!...

BOURDELIN.

Donc, par un hasard providentiel, les maris sont toujours bien avec ces sortes de hasards... j'appris que madame Bourdelin envoyait retirer, avec mystère, un écrit cacheté qu'elle avait laissé de longue date chez M. Chamerey, un notaire, à Ermont.

GERBET, se levant.

A Ermont !

BOURDELIN.

Un dépôt que madame Bourdelin veut détruire, attendu... elle ne l'a pas caché au notaire, que la révélation du contenu amènerait de grand malheurs.

MAULÉON, à part.

Ah !

BOURDELIN.

Le notaire...

GERBET.

Eh bien ?

BOURDELIN.

Le notaire m'a refusé la restitution.

MAULÉON, à part.

Je respire !

GERBET.

Sous quel prétexte ?

BOURDELIN.

C'est ici que mon malheur commence à poindre... sous le prétexte que ce dépôt remontait au temps de mon prédécesseur légal. En vain j'ai déclaré à cet officier ministériel qu'étant l'époux... en exercice de madame Bourdelin, j'avais droit complet d'enquête sur la... gestion précédente de ma femme.

GERBET.

Eh bien ?

BOURDELIN.

Eh bien, il m'a répondu, dans sa langue de papier timbré, que ces antécédents regardaient tout au plus la succession Désormeaux... que la loi ne garantit au mari que l'identité de sa femme et non la qualité, que le code ne peut vous reconnaître mari rétrospectif et... abusé pour le compte d'un autre... Bref, criez tant que vous voudrez, vous avez accepté l'héritage... Il

n'y a plus de bénéfice d'inventaire possible... C'est une lacune de la loi *.

GERBET, *chagrin.*

Mais Bourdelin, n'accréditez-vous pas bien légèrement des suppositions...

MAULÉON.

Aux quelles tu me mêles tout aussi gratuitement.

BOURDELIN.

Gratuitement... Mais malheureux! c'est à toi que le notaire veut remettre ce dépôt... C'est à toi que la coupable l'a adressé.

GERBET.

A Mauléon?

BOURDELIN.

A Mauléon!... avec lui on est sûr de son fait.

MAULÉON.

Bourdelin, je te le jure, il n'y a jamais rien eu que d'irréprochable, entre ta femme et moi.

BOURDELIN, *ironique.*

Oui, à telles enseignes, Gerbet, que, tantôt quand je lui ai appris imprudemment que j'étais sur les traces du secret d'Ermont, il était troublé, ému... Et dans ma candeur, je croyais que c'était pour moi!... Ce n'est pas tout *. (A Mauléon.) Tu es venu à la maison... tu t'es assuré que je n'y étais pas... Tu as demandé madame Bourdelin... tu as insisté pour la voir... et tu as été on ne peut plus contrarié de son absence... Tu ne peux donc pas le nier... Il y a un secret entre vous deux... et quel secret!... On me le tait depuis dix-neuf ans. (Il remonte pour s'asseoir sur le canapé.)

GERBET.

Ah! Mauléon, s'il était vrai *!

* Bourdelin, Gerbet, Mauléon.

** Gerbet, Bourdelin, Mauléon.

*** Bourdelin, Gerbet, Mauléon.

MAULÉON.

Non, non, Gerbet, rien n'est vrai... Mais en tout cas, si un écrit, ce que je ne m'explique pas, un dépôt insignifiant, à coup sûr, m'était destiné, qu'importe, après si longtemps...

BOURDELIN, se levant impétueusement.

Après si longtemps... Est-ce qu'on est moins... complété, pour l'être d'ancienne date ?... Il n'y a pas là de prescription *. Lorsqu'il y a dix ans, jeune, ayant un brillant avenir de liberté devant moi, je succédai aux liens de feu Désormeaux, quand je légitimai des sentiments, que nul n'avait ignorés, j'avais pu consentir à liquider légalement mes comptes personnels avec Armantine ; mais si ces comptes amoureux ont été tenus par madame Désormeaux en partie double, alors tout change... Il y a abus de confiance de ta part... et Gerbet lui-même l'avouera, j'ai le droit de te tuer, ne fût-ce que pour l'exemple... Que diable !... Il est de la famille !... Il a été marié, s'il ne l'est plus, et il comprendra comme moi, qu'il faut que les maris cessent quelquefois de faire rire.

MAULÉON, égaré.

Eh ! bien, après tout... si c'est là ce que tu veux... je suis prêt...

GERBET.

Un instant*... Bourdelin, je respecte toujours les susceptibilités, même injustes, d'un mari irrité. Mais rien ne prouve encore que Mauléon soit si coupable... et il est heureux que vous m'ayez admis en tiers dans cette confidence, car j'ai peut-être le moyen de vous rassurer.

BOURDELIN.

Comment ?

MAULÉON, à part.

Que dit-il ?

* Gerbet, Bourdelin, Mauléon.

** Bourdelin, Gerbet, Mauléon.

GERBET.

Il y a dix-neuf ans, dites-vous, que ce dépôt a été remis chez un notaire, à Ermont ?... A cette époque, madame Désormeaux y vivait seule, avec sa sœur, ne recevait, ne voyait personne, sauf une autre femme, dont le nom est une garantie de plus, madame de Ferney, qui va accepter la main de celui que vous accusez.

BOURDELIN.

Madame de Ferney !... Allons, il paraît, qu'il n'en manque pas une !

GERBET.

Je crois donc pouvoir répondre de l'innocence de madame Désormeaux autant que de la pureté d'une mémoire qui m'est chère.

BOURDELIN.

C'est votre opinion ?... Soit. Mais Mauléon a, s'il le veut, un bien meilleur moyen de lever tous mes doutes.

MAULÉON.

Lequel ?

BOURDELIN.

J'admets à la rigueur qu'il a quelques raisons discrètes de ne pas me laisser pénétrer un secret réservé pour lui. Entre gens aimables, tout séducteur peut naturellement craindre un rival *.

MAULÉON.

Comment ?

BOURDELIN.

Mais cette raison, plausible vis-à-vis de moi, ne saurait exister vis-à-vis de vous, Gerbet, vous, l'homme vertueux, austère...

MAULÉON.

Où veux-tu en venir ?

BOURDELIN.

Patience... c'est à toi que le notaire veut remettre ce dépôt ?

* Gerbet, Bourdelin, Mauléon.

Eh bien! que ce soit à vous, entre vos mains, Gerbet, qu'il le remette. Vous prendrez, devant Mauléon, connaissance du contenu, vous serez ainsi mis au courant de la question.

MAULÉON, à part.

Hein?

BOURDELIN.

Et si vous me jurez ensuite que cet écrit regarde un autre que moi, vous me trouverez très-philosophe.

MAULÉON.

Tu veux?...

BOURDELIN.

Il me semble que ça concilie tout.

MAULÉON.

Eh! quoi?... Gerbet!...

BOURDELIN.

Peux-tu mieux trouver?... c'est notre arbitre naturel, l'honneur de sa parente est en jeu.

MAULÉON.

Mais...

BOURDELIN.

Ah!... tu refuses!...

MAULÉON, vivement.

Non, non, sans doute.

GERBET *.

Non?... Tu fais bien, et moi qui ai confiance en toi... j'accepte. (Il lui tend la main.)

MAULÉON, à part.

Ah! (Laissant tomber sa main dans celle de Gerbet.)

BOURDELIN.

Très-bien!... du moment que Gerbet sera au fait, je serai tranquille; ou si on se bat, ce sera pour quelque chose.

* Bourdelin, Gerbet, Mauléon.

SCÈNE VIII

BOURDELIN, GERBET, DELPHINE; elle entre précipitamment. MAULÉON.

GERBET.

Delphine!... Ah! pardon, mon enfant, mais nous avons en ce moment des affaires graves...

DELPHINE.

Ce que j'ai à te dire, mon père, est grave aussi.

GERBET.

Ah!... que se passe-t-il donc?

DELPHINE.

Je venais te le demander... M. Ménard me quitte à l'instant.., je l'ai laissé auprès de madame de Ferney, et dans un état de tourment, de trouble...

GERBET.

De trouble?... Quand son bonheur est assuré.

DELPHINE.

Il n'accepte pas ce qui l'assure.

GERBET.

Hein?

DELPHINE.

Il ne consent pas à ce que tu te sépares de nous, à ce que tu donnes ton bonheur pour le mien, et peut-être ta vie pour ma dot.

BOURDELIN.

Excellent Gerbet!

GERBET.

Je saurai vaincre votre résistance.

DELPHINE.

Si je ne voyais dans la sienne que le sentiment qui m'anime, tu ne me verrais pas si inquiète... ; mais, faut-il te le dire... l'offre

même de ma dot, cette offre qu'il a connue par M. Mauléon, il la repousse absolument.

MAULÉON, à part.

Que signifie ?

GERBET.

Explique-t-il son refus?

DELPHINE.

Non, il a voulu... il a cru se taire. . ; mais cette âme noble, transparente, laisse toujours voir ses impressions. Il est sous le poids d'une pensée pénible... qui l'accable, d'un doute qu'il cherche à approfondir, d'un secret qu'il ne veut pas livrer.

GERBET.

Un secret!

BOURDELIN.

Un doute!... C'est clair, il s'agit de mon incident.

GERBET.

Bourdelin!

DELPHINE.

Un soupçon sur une famille, il n'en faut pas davantage pour faire manquer un mariage; d'abord il n'y a que les bons mariages qui manquent.

DELPHINE.

Un soupçon? sur quoi ?

BOURDELIN.

Sur Armantine.

GERBET.

C'est insensé!... Comment voulez-vous que Ménard que vous n'avez pas vu, sache ce qui vient de se passer secrètement entre nous, s'associe à des accusations, que je tiens pour fausses... Non, Delphine a raison, et si Ménard hésite à accepter le prix légitime de mon dévouement, c'est qu'il voit dans tout ceci quelque chose de suspect.

DELPHINE.

De suspect !...

GERBET.

Ménard l'a dit : Quand il s'agit pour lui de choisir une compagne, il n'y a qu'une situation douteuse... qui sait? une tache à l'honneur qui puisse le faire hésiter.

DELPHINE.

Mon père !...

GERBET.

Quelle que soit sa pensée, il faut donc la connaître. Moi aussi, j'aime les situations nettes, et puisque c'est toi, Mauléon, qui, en te faisant mon organe, as provoqué cette résistance inattendue... cela te regarde aussi... viens donc avec moi, c'est devant toi qu'il faut qu'il s'explique. (Au moment où il va sortir, entre madame de Ferney.)

SCÈNE IX

BOURDELIN, DELPHINE, GERBET, MADAME DE FERNEY, MAULÉON.

MADAME DE FERNEY, entrant.

Eh bien ! Delphine, vous m'abandonnez... (A Gerbet.) Mais qu'avez-vous donc... cette émotion?

GERBET.

Madame...

MADAME DE FERNEY.

Et M. Mauléon...

GERBET.

Mauléon est un ami, Madame, qui prend part à nos préoccupations de famille. Il n'y a rien ici heureusement qui doive alarmer pour lui.

MADAME DE FERNEY.

Mais l'altération de vos traits me le dit, vous êtes en proie à une vive inquiétude.

GERBET.

Je ne le cache pas... Il y a maintenant autour de nous je ne sais quel mystère qui me pèse... des ténèbres... où je ne veux pas m'égarer plus longtemps. Pardonnez-nous donc, madame, de vous quitter ainsi... mais il s'agit de ma fille... et je me sens frappé par tout ce qui l'atteint... viens, Mauléon. A bientôt madame. (Il sort avec Mauléon.)

SCÈNE X

DELPHINE, BOURDELIN, MADAME DE FERNEY.

MADAME DE FERNEY.

Je ne comprends pas...

BOURDELIN.

Vous êtes plus heureuse que moi, madame; je crois trop comprendre.

MADAME DE FERNEY.

Qu'y a-t-il donc?

BOURDELIN.

Rien d'alarmant pour Gerbet, Mauléon offre une dot à Ménard; Ménard prend mal la chose. . je me trompe, il ne la prend pas du tout... Il n'y a dans tout ceci d'inquiétant que mon article ..

MADAME DE FERNEY.

Votre article?

BOURDELIN.

Oui, un dépôt... laissé à Ermont, il y a longtemps, à l'adresse de Mauléon.

MADAME DE FERNEY.

Eh quoi?... Vous savez.

BOURDELIN.

Que c'est madame Bourdelin qui l'a laissé.

MADAME DE FERNEY.

Et vous savez ce qu'il renferme?

BOURDELIN, bas à madame de Ferney.

Oui... Ma promotion... Un brevet qui remonte à dix-neuf ans.

MADAME DE FERNEY.

Expliquez-vous. Ce dépôt a-t-il été remis à M. Mauléon?

BOURDELIN.

Pas encore... Heureusement! mais c'est devant Gerbet qu'on va l'ouvrir.

MADAME DE FERNEY, effrayée.

Devant lui!

BOURDELIN.

Oui, et tout sera connu, et je serai satisfait, et on verra qu'il ne s'agit que de moi.

MADAME DE FERNEY, de même.

Devant M. Gerbet!

BOURDELIN.

C'est une bonne idée que j'ai eue là... Je l'ai pris pour arbitre.

MADAME DE FERNEY.

Que prétendez-vous faire?

BOURDELIN.

Un esclandre!... J'aurai le courage de ma déception! Le notaire voulait en vain m'arrêter... « Les tribunaux vous feront défaut, m'a-t-il dit; les textes sont insuffisants, le Code pénal est incomplet. » Il n'a pas songé au paragraphe du scandale... Je vais inventer un nouvel article! (Il sort.)

SCÈNE XI

DELPHINE, MADAME DE FERNEY.

MADAME DE FERNEY, au comble de l'effroi.

Est-ce bien vrai!... Votre père va voir... va connaître...

DELPHINE.

L'écrit qui justifie ma tante... oui, madame.

MADAME DE FERNEY.

Oh! cela ne se peut pas... c'est impossible!... Non, il faut au contraire lui cacher ce souvenir... il faut qu'il renonce à ce rôle d'arbitre.

DELPHINE.

Ne l'espérez pas, madame, cette mission est pour mon père un devoir.

MADAME DE FERNEY.

Un devoir!

DELPHINE.

Vous en douteriez? quand l'honneur de notre famille est en jeu, quand le soupçon flétrit la réputation d'une parente, quand l'homme que j'estime le plus au monde... après mon père... l'homme que j'aime, peut hésiter à accepter ma main!

MADAME DE FERNEY, avec force.

Delphine... vous savez si je vous aime... vous avez succédé dans mon cœur à votre mère, la meilleure amie de mon enfance, la compagne de ma jeunesse; mais entendez-moi bien... Abandonnez toute recherche, renoncez à votre amour, au bonheur, à l'espérance... Mais que votre père ne voie pas cet écrit.

DELPHINE.

Que révèle-t-il donc?

MADAME DE FERNEY.

Ce qu'il révèle?...

DELPHINE.

Je le devine... une preuve des accusations que je viens d'entendre, une preuve contre ma tante.

MADAME DE FERNEY.

Non, ce n'est pas votre tante, Delphine, que cet écrit peut accuser.

DELPHINE.

Mais alors, s'il la justifie, pourquoi hésiter?

MADAME DE FERNEY.

Parce que pour la justifier, il en coûterait trop cher.

DELPHINE.

Trop cher!

MADAME DE FERNEY.

Oui... Delphine, oui... si votre père voit cet écrit, il en mourra.

DELPHINE.

Il en mourra! Qu'est-ce donc alors que ce secret si terrible? dites-le moi, dites-le moi, madame.

MADAME DE FERNEY.

Jamais.

DELPHINE.

Ah! vous parlerez... La vérité... Il me la faut... tout, plutôt que cette affreuse incertitude. Vous vous taisez... Oh! tenez, madame, ne me forcez pas... (Courant à la porte *.) Ne forcez pas mon père à demander à cet écrit le secret que vous me refusez.

MADAME DE FERNEY.

Delphine!

DELPHINE.

Parlerez-vous?

MADAME DE FERNEY.

Ah! il n'est donc pas d'autre moyen de vous associer au salut de votre père... oui, je le vois... Dieu l'ordonne... Dieu ne veut pas que la vérité vous soit cachée plus longtemps... qu'elle épargne du moins celui qui serait le plus malheureux!... Et ne me l'as-tu pas dit, toi, Mathilde! toi, que j'ai vue mourir, toi qui m'as légué le devoir d'avouer à ta fille ton secret, s'il devait la préserver d'une faute ou d'un malheur!... Et n'est-ce pas le plus grand de tous qui la menace? (Elle tombe assise sur le canapé.)

* Madame de Ferney, Delphine.

DELPHINE.

Je deviens folle ! (Aux genoux de madame de Ferney.)

MADAME DE FERNEY, dans le plus grand trouble.

Eh bien ! sachez... Comment lui dire... Delphine, ces fatales pensées qui ont fait hésiter l'homme qui vous recherchait pour femme, ces vagues soupçons flétrissaient injustement, je vous l'ai dit, la sœur de votre mère ; mais ne calomniaient pas...

DELPHINE, avec effroi.

Qui donc?... Vous avez tout à l'heure prononcé le nom de ma mère... (Se relevant.) Oh ! cela ne se peut pas... cela n'est pas !

MADAME DE FERNEY.

Delphine, j'ai reçu les derniers aveux de la mourante.

DELPHINE.

Vous !

MADAME DE FERNEY.

Alors qu'elle succombait aux remords... au repentir.

DELPHINE.

Au repentir !

MADAME DE FERNEY.

Vous allez bien prier pour elle, n'est-ce pas?

DELPHINE, pousse un cri, tombe à genoux, en se couvrant la figure de ses mains.

Ah !

MADAME DE FERNEY, la relevant et la recevant dans ses bras.

Delphine !... mon enfant !...

DELPHINE, anéantie.

Voilà donc pourquoi il hésitait, lui... Voilà le secret que repoussait son cœur.

MADAME DE FERNEY.

Delphine... détrompez-vous... Ménard aurait pardonné à la mémoire de la coupable... mais ce qu'il repousse instinctivement...

DELPHINE.

Achevez.

MADAME DE FERNEY.

Ce sont les bienfaits...

DELPHINE.

De qui donc?... (Égarée.) Oh! mon Dieu!... Aurai-je la force de voir jusqu'au fond de mon malheur... N'est-ce pas, madame, le nom de Mauléon, qui est écrit sur le dépôt?

MADAME DE FERNEY.

Oui.

DELPHINE.

Ma mère se repentait, dites-vous?... et cependant ce dernier souvenir qui l'accuse, ce n'est pas à son mari qu'elle l'adresse?

MADAME DE FERNEY.

Non.

DELPHINE.

C'est donc à son complice?

MADAME DE FERNEY.

Ménard ne pouvait pas, ne devait pas s'exposer à subir des services qui souillaient à son insu...

DELPHINE.

Mon père?

MADAME DE FERNEY.

L'homme qui fut votre digne soutien... votre appui.

DELPHINE.

Pourquoi donc ne l'appelez-vous pas mon père?... Oui... maintenant je me rappelle, celui... à qui cet écrit s'adresse, ici, devant moi... était ému... sa voix tremblait... dans ses yeux... j'ai surpris une tendresse... qui avait tout le trouble des remords... ses lèvres allaient prononcer un mot... Ma... ah! malheureuse! malheureuse! (En ce moment entre Mauléon, madame de Ferney l'arrête de la main.)

SCENE XII

MADAME DE FERNEY, DELPHINE, MAULÉON.

MAULÉON.

Qu'est-ce donc, Delphine? (Il fait un pas vers elle. Delphine recule avec un mouvement d'horreur.) Ah! elle sait tout! (Il lui tend les bras en suppliant.) Delphine!

DELPHINE, avec fermeté, et d'une voix saccadée.

Je ne vous connais pas, monsieur... Il y a un homme qui m'a élevée, qui se dévoue à l'exil... à la mort peut-être pour mon bonheur... Cet homme, c'est la protection d'une providence et le cœur d'une mère... Et moi je suis tout le bonheur de sa vie... son unique croyance... sa foi en Dieu...

MAULÉON.

Ah! par grâce!

DELPHINE.

Oh! non, c'est impossible! c'est un blasphème! (En larmes.) Un père aurait pendant vingt ans veillé, instruit, pardonné un jeune être; il lui aurait fait joindre tout enfant ses petites mains pour lui faire adorer Dieu, ce Dieu qui nous écoute!... et un jour on viendrait dire brusquement à ces créatures... deux existences dans la même cœur.. Ce cœur, il faut aujourd'hui le déchirer... Ces vingt ans d'amour infini, mensonge! Toi père, tu n'as plus d'enfant! toi enfant, tu es orpheiin de cette sainte tendresse! Mais ce père repousserait, étoufferait sous ses pieds l'horrible révélation... (Avec désespoir.) Oh! non, non, cela n'est pas... Vous n'êtes point là, monsieur, vous ne me parlez point... Non, non, je ne vous connais pas! je ne vous connais pas!

MAULÉON.

Delphine!

DELPHINE.

Mais se peut-il que froidement pendant tant d'années vous ayez serré sa main!

MAULÉON.

Delphine, ta mère te demande grâce pour moi !

DELPHINE.

Ma mère ! Ah ! je plains sa mémoire... mais je dois expier sa vie... ma mère me laisse à payer une dette sacrée. Une dette passe avant un héritage, monsieur. Non, non, encore une fois vous n'êtes pas mon père.

MAULÉON.

Quel châtiment !

DELPHINE.

O mon père ! toi, mon seul, mon vrai père ! quel sublime instinct t'inspirait lorsque tu as compris toute ta vie qu'en prodiguant à cet homme ton travail, sans accepter de lui la fortune, tu devais l'écraser de sa reconnaissance, avant qu'il le fût par son crime. Ah ! Dieu merci, l'or de vos bienfaits n'a pas souillé nos mains... Je peux encore me dire avec bonheur, avec orgueil... Je suis pauvre !

MAULÉON.

Malheureux !

DELPHINE.

Entre nous, monsieur, plus de relations, plus de services, plus de liens d'intérêts... Et que votre cœur n'ose jamais invoquer ses droits impies... La loi de Dieu m'ordonne de ne pas abandonner celui dont je suis toute la vie... et la loi des hommes m'a faite Delphine Gerbet !... je ne l'oublierai pas.

MADAME DE FERNEY.

M. Gerbet !

DELPHINE.

Lui ! (Elle s'élance dans les bras de Gerbet et l'embrasse avec tendresse.)

SCÈNE XIII

MADAME DE FERNEY, DELPHINE, GERBET. MAULÉON.

GERBET.

Ma Delphine, je ne puis encore calmer ton cœur. Je n'ai pas trouvé Ménard... mais sois tranquille, toute hésitation. . tout mystère va cesser.

DELPHINE.

Que dis-tu?

GERBET à Mauléon.

Le notaire ne veut se dessaisir de son dépôt que chez toi; j'y serai... Plus que jamais je veux la lumière... elle se fera!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Le décor du troisième acte. Lampes allumées sur la cheminée. Sur la table se trouve un flambeau à deux branches.

SCÈNE PREMIÈRE

BEAUVILLIERS, UN DOMESTIQUE, puis MAULÉON.

Au lever du rideau, le domestique allume les deux bougies qui sont sur la table. — Beauvilliers entre du fond.

BEAUVILLIERS.

Annoncez-moi à M. Mauléon.

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur.

BEAUVILLIERS.

Que peut-il me vouloir? Je crains de le deviner. (Au moment où le domestique va pour entrer à droite, la porte s'ouvre ; Mauléon paraît.)

SCÈNE II

BEAUVILLIERS, MAULÉON.

MAULÉON, congédiant le domestique.

Laissez-nous! (Le domestique sort ; à Beauvilliers.) Vous voilà, monsieur, je vous attendais avec impatience.

BEAUVILLIERS, étonné.

Cet empressement à me voir...

MAULÉON.

Vous était dû à tous égards... je voulais vous complimenter du succès de vos manœuvres.

BEAUVILLIERS.

De mes manœuvres?... Je me suis tû, monsieur, je vous le jure, je me suis condamné au silence, à l'abstention.

MAULÉON.

Il y a certains silences, il y a des abstentions qui peuvent faire encore bien du mal !

BEAUVILLIERS.

Que voulez-vous dire?

MAULÉON.

Grâce aux révélations que votre conduite habile a rendues forcées... Delphine sait tout.

BEAUVILLIERS.

Elle sait?...

MAULÉON.

Tout! et m'ordonne de m'éloigner d'elle à jamais... Delphine pauvre, veut rester pauvre... Et, maintenant, la voulez-vous encore ? répondez !

BEAUVILLIERS.

Mauléon, calmez-vous !

MAULÉON, avec emportement.

Oh! maintenant, je le sais, vous laisserez Delphine à celui qu'elle aime et qu'elle estime... Mais rassurez-vous, le mal produit par vous, est bien assez irrémédiable. Gerbet ne croirait rien, quoiqu'on pût lui dire, contre la femme dont il vénère la mémoire; une preuve terrible seule peut lui ouvrir les yeux... et

* Mauléon. Beauvilliers.

maintenant un écrit que je n'ai plus le droit de lui refuser va peut-être arriver en ses mains et faire éclater à ses yeux la vérité.

BEAUVILLIERS.

On peut encore prévenir cet éclat.

MAULÉON.

Grâce à vous, que devient donc ma destinée? avec Delphine, tout m'échappe... je me vois arracher du plus vif de mon cœur cette affection enracinée depuis près de vingt ans!... Cette affection, la seule qui ne s'oublie et ne se remplace pas! (Avec la plus vive exaltation.) Ah! ne comprenez-vous pas maintenant qu'il n'y a pas de vengeance pour vous rendre le mal que vous m'avez fait.

BEAUVILLIERS.

Croyez!

MAULÉON *.

Si j'étais resté le frère loyal, l'ami incorruptible de Gerbet, Delphine m'eût continué une famille adoptive, elle m'eût prodigué sans compter, ses plus douces sympathies... mais maintenant, mon crime... je tremblerai toujours de le voir apparaître dans sa hideuse nudité aux yeux de l'honnête homme que j'ai trahi. Ah! c'est là qu'est le véritable châtiment, et je ne puis même le faire peser sur vous, ce serait peut-être la révélation! et d'ailleurs mon sang m'appartient-il? Non... c'est encore une expiation que je dois au besoin à Gerbet... et celle-là, du moins, je la lui réserve tout entière. (Il va s'asseoir à droite.)

BEAUVILLIERS.

De pareilles extrémités!... entre vous et Gerbet... elles seront évitées je l'espère!... Et quant à moi, j'ai fait fausse route, je le reconnais... le repentir a dû être inventé pour les maladroits! mais je ne suis pas méchant (je suis trop pratique pour cela), et vous me verrez maintenant aussi empressé à rendre, s'il se peut, le calme et le repos, à cette famille compromise, que je croyais devoir deve-

* Beauvilliers, Mauléon.

lopper d'habileté pour m'allier à elle... Il faut savoir profiter de tout... et vous le verrez, je saurai profiter de mes fautes.

MAULÉON.

Soit ! mais est-il temps encore de réparer ?

BEAUVILLIERS.

Je l'espère... Je vais d'abord trouver Ménard... lui parler.

MAULÉON, se levant.

Inutile... Ce n'est plus lui qui est à craindre... il est avec nous.

BEAUVILLIERS.

Comment ?

MAULÉON.

Un mot de Delphine... de sa femme, lui a appris qu'elle redevenait pauvre... il n'a pas voulu en savoir davantage... Il se dévoue comme nous à conjurer un malheur dont il ne soupçonne pas l'étendue, mais qu'il veut partager avec nous, dès qu'il y a un danger... Il est parti pour Ermont, et j'espère... Ah !... je l'entends... C'est lui...

SCÈNE III

BEAUVILLIERS, MÉNARD, MAULÉON.

MAULÉON.

Eh ! bien, vous arrivez d'Ermont ?

MÉNARD agité.

Oui, j'ai tenté de faire ce que vous m'aviez demandé. (Apercevant Beauvilliers.) Mais...

MAULÉON.

Eh bien ?... Vous pouvez parler devant M. Beauvilliers.

BEAUVILLIERS.

Oui, rassurez-vous, monsieur Ménard ! la guerre est finie... je suis un allié.

* Beauvilliers, Mauléon, Ménard.

MAULÉON *.

M. Beauvilliers nous prêtera l'appui qu'il nous doit bien... mais parlez vite... votre voyage...

MÉNARD.

Inutile... M. Chamerey le notaire, était déjà parti, et j'appréhendais de le trouver ici.

MAULÉON.

Parti ! mais alors il ne peut tarder à arriver... que faire ** ?

BEAUVILLIERS.

Donner des ordres pour qu'il ne puisse pénétrer jusqu'à vous.

MAULÉON.

Impossible... avec Gerbet qui a déjà prévenu ici... en bas...

MÉNARD.

Aller au-devant de lui.

MAULÉON *.

Impossible encore... je suis en surveillance... je me suis engagé... j'ai promis à Gerbet d'attendre avec lui... et d'ailleurs... ce notaire je ne le connais pas.

BEAUVILLIERS, Allant à Mauléon.

M. Chamerey... une vieille connaissance à moi ; je me charge de lui, je me poste en dehors, en face de l'hôtel, je guette ce tabellion... et dussé-je lui faire croire à des brigands à neuf heures du soir, boulevard des Capucines, il n'arrivera pas jusqu'ici.

MÉNARD, inquiet.

Prenez garde.

MAULÉON.

Il a raison... Gerbet que j'oubliais. (Il va à droite, entr'ouvre la porte qu'il laisse retomber aussitôt.) Avec Delphine... Il me faut maintenant éviter sa présence. (Il descend à Ménard.) Monsieur Ménard, un dernier mot... Si le scandale qu'on veut prévenir éclatait, malgré

* Mauléon, Beauvilliers, Ménard.

** Beauvilliers, Ménard, Mauléon.

tout, sur le nom si pur de Gerbet, si même cet éclat vous léguait le souvenir d'une catastrophe, votre amour resterait-il fidèle à Delphine?

MÉNARD.

Plus que jamais, monsieur, dans un malheur qu'elle ne mérite pas.

MAULÉON.

Je vous remercie ! allons, si une faute m'a enlevé le bonheur de ma vie ; à elle, cette faute ne lui coûtera pas tout le sien. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MÉNARD, BEAUVILLIERS, GERBET, DELPHINE.

GERBET.

M. Ménard et M. Beauvilliers ensemble !

BEAUVILLIERS.

Oui, mon cher monsieur Gerbet... ensemble ! il ne peut y avoir entre nous de rivalité; car il n'y a plus ici qu'un prétendant, M. Ménard *.

GERBET.

M. Ménard ?

BEAUVILLIERS.

En amour comme en affaires le plus heureux est le plus digne, M. Ménard est aimé.

GERBET.

Aimé !... Permettez...

BEAUVILLIERS.

J'en suis sûr. Croyez, mademoiselle, que ce n'est pas sans regret, que je renonce à des espérances qui m'étaient bien précieuses... mais mon cœur doit se résigner... On l'a exécuté... et je le mérite...

* Ménard, Beauvilliers, Gerbet, Delphine.

GERBET.

Vous dites ?

BEAUVILLIERS.

Vous voyez que je sais me rendre justice... j'ai cette conscience-là. La conscience ! C'est aussi un capital... et qui sait ?... il me portera peut-être bonheur ! (Il sort.)

SCÈNE V

MÉNARD, GERBET, DELPHINE.

GERBET.

Nous voici seuls, monsieur ; avant M. Beauvilliers, Delphine m'avait dit que vous vouliez bien encore lui faire l'honneur de la demander.

MÉNARD.

L'honneur ! ah ! monsieur. Est-ce que ce n'est pas le vœu de toute ma vie?

GERBET.

Soit ! mais vous avez hésité... et si c'était devant une imputation offensante à l'honneur d'une personne de notre famille, permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous vous montrez clément au moment où l'on va être forcé d'être juste.

DELPHINE, vivement.

Mon père... M. Ménard ne sent plus le besoin d'aucune preuve... il ne réclame rien.

GERBET.

Mais moi, je la réclame, cette preuve... et toi aussi... puisque tu l'invoquais avec tant d'insistance.

DELPHINE.

Je n'en veux plus... le bonheur est dans notre tendresse commune ! qu'importe le reste?

GERBET, étonné.

Ah ! c'est là maintenant ta pensée ?

DELPHINE., prenant la main de Gerbet dans la sienne.

Ma pensée! c'est de ne plus te quitter, mon père... ta fille avait le tort de consentir à te laisser chercher loin d'elle l'exil et les dangers. M. Ménard avait raison, lui, de ne pas accepter ce sacrifice... Oui, dût notre union être retardée, tu resteras avec nous, mon père... mon bon père... je ne veux plus de séparation... ton bonheur... ton amour avant tout; Dieu resserre encore aujourd'hui, s'il est possible, les liens qui t'unissaient à moi. (Gerbet attendri la regarde, elle lui baise tendrement et respectueusement la main.)

GERBET.

Delphine! ma Delphine... mais qu'as-tu donc? Cette vive émotion... ces larmes dans tes yeux... ton amour ressemble à de la crainte... Tu m'aimes comme si tu craignais de me perdre... mais ne t'accuse pas tant. Ce n'est pas ton avenir seul qui m'imposait de m'éloigner... d'autres motifs... que tu as compris...

DELPHINE.

Mon père!

GERBET.

Mais après tout et puisque tu veux que je renonce à mon départ... qu'est-il besoin, en effet, de ce voyage pour demander à Mauléon la faible somme qui vous assure un premier bien être?

MÉNARD, effrayé.

Monsieur!

GERBET.

Cette caisse que mon travail a remplie... que ma vigilance a défendue... il m'a reconnu le droit d'y puiser à pleines mains. (Mouvement de Ménard.)

DELPHINE, vivement.

Non! mon père! non! ne touchez pas à cette fortune.

GERBET.

Eh bien? qu'avez-vous donc tous deux? ce trouble... cette répulsion? (Il cherche un moment à lire dans leurs regards qu'ils lui dérobent, et tout à coup frappé d'une idée.) Dieu! se pourrait-il? (Saisissant la

main de Ménard.) Monsieur Ménard quand vous refusiez Delphine ; c'était Mauléon, c'était ses bienfaits que vous repoussiez !

MÉNARD.

Monsieur !

GERBET traverse le théâtre, va vivement à la table, il sonne An domestique qui parait.

Priez M. Mauléon de se rendre ici. Je ne vous demande plus rien à tous deux... c'est à lui désormais de me répondre. Laissez-moi.

DELPHINE.

Mon père !...

GERBET.

Laissez-moi avec lui, je vous l'ordonne.

DELPHINE.

Oh ! mon Dieu ! que va-t-il arriver. (Sur un geste impérieux de Gerbet, Ménard et Delphine sortent par la gauche.)

SCÈNE VI

GERBET, MAULÉON, Il entre par la droite.

GERBET.

Approche, j'ai à te parler.

MAULÉON.

Me voilà !

GERBET.

Nous sommes peut-être à un moment solennel dans notre vie... Écoute et après, tu répondras.

MAULÉON.

Qu'as-tu donc?

GERBET.

Nous autres naïfs gens mariés, candides pères de famille, nous sommes souvent trop responsables de nos malheurs domestiques ; car nous ouvrons avec une légèreté coupable notre maison à ces

hommes aimables, à conscience facile, ces hommes qui ont deux morales, une à laquelle ils obéissent scrupuleusement, car elle leur défend de léser de vulgaires devoirs du monde, de mesquins intérêts d'argent; puis une autre qui leur permet, celle-là, de troubler impunément le repos du foyer, de détruire l'honneur des familles...

MAULÉON.

Gerbet! (A part.) Aurait-il deviné?

GERBET.

Insensé! Je n'ai pas compris que ta réputation, le contact de ta vie... que je pouvais braver, moi... allait atteindre des êtres plus faibles... pour qui leur jeunesse, leur inexpérience même créait un danger devant la malignité du monde.

MAULÉON, à part.

Que veut-il dire?

GERBET.

Et maintenant que ce n'est plus l'heure de t'aimer, mais de te juger... je me dis qu'il y a peut-être des hommes qui sèment fatalement la flétrissure autour d'eux... et quand je vois Ménard hésiter devant la pureté de Delphine... je me demande... car enfin que veux-tu que je croie! je me demande si les imprudences de ton orgueil n'ont pas fait calomnier l'intimité qui t'unissait à elle.

MAULÉON, avec un cri d'horreur.

Ah! (Il se laisse tomber dans le fauteuil.) Si j'ai mérité un pareil soupçon, mon Dieu, foudroyez-moi!

GERBET.

Je respire! ce cri d'horreur... Cette révolte de tout ton cœur... tout proteste pour toi! mais il n'importe, ceci est grave... mes enfants tressaillent à ton nom... repoussent tes bienfaits... ta réputation a aussi troublé la tête d'un parent, de Bourdelin. Tu en es arrivé à ce point que ta parole... reconnue sacrée en affaires..., ne peut plus protéger une femme... Donc, plus que jamais, il faut saisir l'occasion qui se présente de te relever à tous les yeux, en produisant au grand jour la preuve qui te justifie...

MAULÉON.

Ah ! (Bruit au dehors.)

BOURDELIN, dans la coulisse.

Non, monsieur, c'est ici.

BEAUVILLIERS.

Ne le croyez pas.

BOURDELIN.

Ne pas me croire !

GERBET.

Quel est ce bruit ? Bourdelin ! (Bourdelin et Beauvilliers se disputent en dehors. Chamerey, le notaire, est entre eux deux. Bourdelin l'entraine. Beauvilliers veut le retenir. Delphine et Ménard entrent par la porte du fond à gauche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MÉNARD, DELPHINE, GERBET, BOURDELIN, LE NOTAIRE, BEAUVILLIERS, MAULÉON.

DELPHINE, apercevant Bourdelin.

Ah ! tout est perdu !

BOURDELIN, introduisant Chamerey.

Du tout, du tout... vous entrerez, monsieur le notaire.

GERBET.

Qu'est-ce donc ?

BOURDELIN.

Je me doutais bien qu'on voudrait établir une croisière... qu'on vous capturerait au passage... mais on ne fraude pas ainsi un mari qui a payé ses droits d'enregistrement !

BEAUVILLIERS, voulant l'arrêter.

Mais écoutez donc...

BOURDELIN.

Vous êtes un émissaire de Mauléon... je n'écoute rien... (Avec

rage.) La vérité ne sera jamais assez dure... j'ai soif de vengeance... il me la faut tout entière.

MAULÉON, bas à Beauvilliers.

Pourquoi n'avoir pas retenu ce malheureux.

BEAUVILLIERS, de même.

Il était à la piste avant nous... acharné comme un homme qui se trompe... (Il remonte au fond du théâtre.)

BOURDELIN, solennellement.

Et maintenant que nous voilà tous réunis, je voudrais que nous fussions davantage... faites votre office, monsieur le notaire, nous ferons notre devoir.

DELPHINE, à part.

Qu'allons-nous devenir?

LE NOTAIRE, à Mauléon.

C'est donc à M. Mauléon que j'ai l'honneur de parler.

MAULÉON, anéanti.

A moi-même, monsieur.

LE NOTAIRE.

Je vous apporte, monsieur, le dépôt confié à ma garde, pour vous être remis, sur votre demande.

MAULÉON.

Donnez.

LE NOTAIRE.

Pardon, monsieur, il me faut un reçu.

GERBET, à Mauléon qui n'entend rien.

Fais ton reçu. (Mauléon se met à la table, prend du papier, une plume, et accablé, essaye d'écrire. Gerbet s'assied à gauche, le notaire est entre eux deux.)

BOURDELIN.

Un reçu? Que ne me demande-t-il de le signer. (Il se retourne et aperçoit Delphine.) Ma nièce! Ménard sera content de moi?

* Ménard, Delphine, Beauvilliers; au second plan, Gerbet, le Notaire Mauléon.

DELPHINE, tremblante.

Ah! qu'avez-vous fait?

BOURDELIN.

Justice!

DELPHINE.

Bien terrible pour tous! (Elle est prête à se trouver mal et tombe sur le canapé, Ménard s'empresse de la soutenir.) Ah! je me sens défaillir!

MÉNARD.

Mademoiselle!

BOURDELIN.

Delphine! elle pâlit! elle chancelle! Gerbet!

DELPHINE, vivement, revenant à elle.

Ah! pas un mot! Cachez à mon père... ce trouble qui trahit notre secret d'avance.

BOURDELIN, étonné.

Notre secret!

BEAUVILLIERS, descendant auprès de lui.

Ne comprenez-vous donc pas son angoisse mortelle?

BOURDELIN, indigné.

Pour ma femme?

BEAUVILLIERS.

Pour sa mère!

BOURDELIN.

Hein?

BEAUVILLIERS.

Pour sa mère! madame Bourdelin n'était que dépositaire.

BOURDELIN.

Et la coupable?

BEAUVILLIERS.

La coupable était madame Gerbet.

BOURDELIN, effaré.

Hein!... (Gerbet se retourne et le rassure du geste. Beauvilliers lui cache Bourdelin très-agité.) J'ai donc fait?...

BEAUVILLIERS.

La pire des bêtises... un grand malheur !

BOURDELIN.

On peut le réparer.

BEAUVILLIERS.

Alors ne vous en mêlez pas. (Pendant ce qui précède, Mauléon a écrit péniblement le reçu. Gerbet s'est tenu assis en face de lui.)

BEAUVILLIERS, allant à la table.

Eh bien, ce reçu ?...

MAULÉON.

Le voici. (Le notaire prend le reçu et après l'avoir parcouru, tire de son portefeuille le paquet cacheté.)

LE NOTAIRE.

Maintenant, monsieur... (Il tend le paquet à Mauléon.)

BOURDELIN, s'avance vivement pour le prendre.

Permettez...

GERBET, l'en empêchant.

Que voulez-vous donc faire ?

BOURDELIN.

Moi ? je voudrais prendre cet écrit.

GERBET, lentement.

N'est-ce pas à moi que vous et Mauléon avez confié le soin de l'ouvrir ? (Il regarde Mauléon.)

MAULÉON.

C'est vrai...

BOURDELIN, troublé.

C'est vrai... (Le notaire remet à Gerbet le paquet, et sort reconduit par Beauvilliers.) Mais il n'y a que moi... c'est moi que l'écrit intéresse.

GERBET.

Qui vous l'a dit... le cachet n'est point brisé. Tout est douteux encore. (Madame de Ferney paraît au fond avec Beauvilliers.)

BOURDELIN.

C'est justement pour cela. Le doute, voyez-vous, Gerbet, parfois, c'est une faveur du ciel; il ne faut pas s'exposer à gâter ce qu'il nous donne.

GERBET.

Ce n'est pas mon avis.

MAULÉON, reprenant courage.

Mais... enfin, puisque Bourdelin renonce... pourquoi tiendrais-tu tant à savoir?

GERBET.

Pourquoi tiendrais-tu tant à cacher?

SCÈNE VIII

MÉNARD, DELPHINE, BOURDELIN, MADAME DE FERNEY, GERBET, MAULÉON, BEAUVILLIERS, au second plan.

MADAME DE FERNEY.

Pourquoi... M. Gerbet...

TOUS.

Madame de Ferney!

DELPHINE, à part.

Trop tard!

MADAME DE FERNEY.

Je vais vous le dire... Il ne peut y avoir rien dans ce dépôt qui justifie les inquiétudes que je vois ici... Moi, l'ancienne amie de madame Bourdelin, je venais pour l'attester à son mari et à sa famille... mais après les assurances que M. Mauléon, lui aussi, en a données, le doute qu'on lui témoigne est une offense qu'il a le droit de ne pas accepter.

GERBET, à part.

Elle le défend! (Haut.) Faut-il donc, madame, que l'honneur de

toute une famille soit subordonné à l'amour-propre de Mauléon seul?

MADAME DE FERNEY.

Seul... dites-vous? et s'il n'était pas aussi seul que vous le pensez à ressentir cet outrage !

GERBET, tristement.

Je comprends... il s'agit de Mauléon... vous deviez vous sentir atteinte.

MADAME DE FERNEY.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Il s'agit ici d'un honneur qui va bientôt m'être aussi cher que le mien.

GERBET, à lui-même.

J'aurais dû me le dire.

MADAME DE FERNEY.

C'est au nom de votre propre dignité, de notre repos à tous, qui sait? de mon bonheur... que je vous demande de ne point mettre entre vous et M. Mauléon, l'offense d'une défiance mortelle... irréparable... laissez ce dépôt à celui qui le réclamait, et qui, seul, peut vous dégager de la responsabilité de le connaître... à M. Bourdelin.

GERBET.

Vous le voulez, madame.

MADAME DE FERNEY.

Je veux vous épargner une insistance... odieuse... inutile...

GERBET.

La limite de mes devoirs s'arrête où je puis vous frapper dans vos affections. (Tendant le dépôt à Bourdelin.) Et puisque c'est maintenant l'avis de Bourdelin. (Regardant Mauléon.) Votre avis à tous... voici cet écrit *.

* Ménard, Delphine, madame de Ferney, Gerbet. Bourdelin, Beauvilliers, Mauléon.

BOURDELIN, à lui-même, retournant la lettre dans ses doigts, il se dirige vers la table où se trouvent les bougies... à Mauléon.

Tu consens... (Il approche la lettre de la bougie.) Dire que j'ai été si curieux... et que je vais être si magnanime... Ah! quand on est rassuré!... (Il se brûle et laisse tomber les parcelles sous son pied.) Aïe! (haut.) Je ne veux rien connaître!

MADAME DE FERNEY.

Plus de preuve!

GERBET, tristement.

Je vous laisse, madame.

MADAME DE FERNEY.

Un instant! j'ai épargné à M. Mauléon une épreuve indigne de vous-même; mais vous disiez vrai... il y a ici quelqu'un dont l'honneur me doit être aussi cher que le mien, puisque je veux porter son nom. C'est le meilleur des hommes, le plus digne d'être aimé et pour qu'il puisse encore mieux se reconnaître, M. Gerbet... je lui annonce que sa fille est aujourd'hui la mienne. (Elle tend les bras à Delphine qui s'y précipite.)

DELPHINE.

Ah! madame! *

GERBET.

Oh non! non, je n'ai pas mérité tant de bonheur!

(Ménard, madame de Ferney, Gerbet forment un groupe à gauche. — Beauvilliers et Bourdelin près de la table causent. — Delphine est à côté de son père. — Mauléon se trouve seul au milieu de la scène.

MAULÉON.

Tout lui revient, Dieu est juste. (Allant à Delphine.) Je vais vous obéir, Delphine, m'éloigner. Ah! du moins, un pardon.

DELPHINE.

Oui! (On voit qu'elle fait un effort sur elle-même.) Et un adieu. (Elle lu

* Ménard, madame de Ferney, Gerbet, Delphine, Mauléon, Bourdelin, Beauvilliers.